



# interstell'art

La revue de *Pierre de Lune* 

## Coup d'œil sur sommaire

Dossier violence  
Le théâtre avant le sujet  
Slamer pour faire bouger le regard  
Emergences et Traversées  
Paroles d'enfants  
Plongée au cœur d'un atelier  
Portrait d'enseignant  
Rendez-vous des *Météores*

...

*Pierre*  
de *Lune*



#1 - biannuel - octobre 2015 - Centre Dramatique Jeunes Publics de Bruxelles.





Cet été, tandis que les passionnés scrutent le ciel lors de la nuit consacrée aux étoiles, **Pierre de Lune** s'activait pour préparer le lancement de sa nouvelle initiative, une revue qui, à l'instar d'une navette, est destinée à relier les acteurs du monde éducatif à ceux du monde artistique. Depuis, changement de saison : les directeurs d'école ont dû jongler avec les décrets, les enseignants apprivoiser leurs classes et les artistes poser les premiers pas des créations à venir. Partager les savoir-faire des uns et des autres en développant un lieu de réflexion, voici le ressort qui motive l'équipe de conduite. Questionner la place de la culture et de l'art dans le champ pédagogique lui paraît en effet une nécessité. Que proposer aux élèves, futurs citoyens responsables d'un monde en mutation accélérée ? Rencontrer, réunir et témoigner, voici le plan de vol du comité de rédaction prêt à croiser disciplines et expériences pour faire germer les idées. De nouveaux modes d'action devraient pointer à l'horizon. Les pieds sur terre mais le cœur en apesanteur, rêver l'avenir, quel plaisir !

Depuis l'hiver passé, il ne se passe malheureusement pas un mois sans que l'écho d'une violence ne vienne heurter nos convictions. Le corps du petit Aylan échoué sur une plage nous l'a rappelé en secouant l'opinion. Si par son aspect cruel et spectaculaire, le terrorisme cherche lui, volontairement, à bouleverser nos sens, les formes de violence n'en sont pas moins multiples et le théâtre jeune public n'a pas attendu l'onde de choc du 7 janvier 2015 pour en rendre compte. Voici pourquoi notre premier dossier pose la question de cette réalité. La plus grande violence serait-elle celle du langage comme l'affirme Pierre Bourdieu<sup>(1)</sup>, et paradoxalement la plus grande liberté pro-

viendrait-elle de notre capacité à inventer de nouveaux symboles ? Passage à l'acte ou passage à l'art ? Cette question, c'est la chorégraphe Marcelle Bonjour<sup>(2)</sup> qui la pose avec pertinence. Si elle décrit la violence des êtres en vertige, vertige sans repères, sans références, elle ajoute qu'il peut s'agir de retrouver la magie et le vertige dans des réalisations de voix, de corps, dans des espaces et des temps construits, modelés structurés pour faire signe, faire appel, créer sens.

Le "passage à l'art" ne signifie pas pour autant un passage aux résolutions. Comme le dit justement Catherine Simon dans son interview, le théâtre ne peut être réduit à un outil pour aborder les problèmes de notre société. Refuser d'instrumentaliser le théâtre ne l'a pas empêchée de défendre inlassablement le théâtre à l'école, ce chemin le plus absolu vers la démocratie.

Evoquant concrètement un spectacle interpellant, la sexologue Françoise Louis-Morin estime pour sa part que *Pourquoi j'ai tué Pierre*<sup>(3)</sup> est plus une pièce qui aborde la résilience que la violence. Et d'ajouter que des passages à l'acte violent naissent d'une incapacité à avoir accès au symbolique et à l'imaginaire.

Ne manquant pas d'imagination, laissons donc un enfant de huit ans clore ce dossier en déclarant sagement lors d'une rencontre philosophique dans son école que "La violence ça sert à rien car on finit toujours par mourir".

Si volontiers, par le dessin ou les mots, nous avons décidé d'ouvrir nos colonnes à la parole des enfants et des adolescents, les enseignants et les artistes ne sont pas en reste. Le portrait de Myriam Horman nous offre la chance de découvrir une femme passionnée par son métier d'institutrice. Convaincue par l'art comme expérience intime de liberté,

elle incite volontiers ses élèves à s'exprimer par la danse.

Si toute forme d'expression est importante, comment comprendre la pédagogie pratiquée par l'enseignant au long de leçons préparées minutieusement avant l'entame de l'année ? Peut-elle être comparée à celle de l'artiste qui avec les mêmes élèves procède par intuition en un temps différent ? En variant les approches, nos reporters vous proposent une plongée dans la vie mouvementée des ateliers. De la classe à la scène, de l'école au musée, des maternelles aux secondaires, ils vous feront voyager au gré des projets pour esquisser les contours d'un paysage en perpétuel mouvement.

Bien sûr, la galaxie à explorer est si vaste que nos premières cartes postales n'en donnent qu'un reflet incomplet. Le théâtre, le slam, la danse, les arts plastiques n'abordent qu'une parcelle des arts contemporains pratiqués par **Pierre de Lune**. Cependant, le coup de projecteur sur les processus de création évoqués lève un coin du voile sur ce qui nourrit la démarche de tous les artistes et enseignants qui travaillent en réseau avec **Pierre de Lune**. Celles et ceux qui tourment les regards vers demain ne méritent-ils pas de disposer d'un outil pour continuer à se former ?

La nouvelle saison de **Pierre de Lune** est placée sous le thème de l'audace. Son festival **Météores** brille au ciel bruxellois. Osez donc tourner nos premières pages : l'aventure ne fait que commencer !

Jean-Marie Dubetz.

<sup>(1)</sup> Pierre Bourdieu, Sur le pouvoir symbolique, Annale, 1977.

<sup>(2)</sup> Marcelle Bonjour, Les Violences, Bruno Leprince Editeur.

<sup>(3)</sup> Pourquoi j'ai tué Pierre, Cie Transhumance.

Parcourir la programmation des six précédentes saisons aux Rencontres Théâtre Jeune Public à Huy peut apporter son lot de surprises. Alors que l'on pourrait croire que la violence ne surgit qu'au gré d'événements bien typés, force est de reconnaître qu'elle est multiple et qu'elle a été abordée dans pas moins de 48 spectacles, ce qui nous donne une moyenne d'environ huit créations porteuses de cette notion à chaque saison. Or, pour les compagnies qui s'approprient ce thème, son traitement peut s'avérer souvent délicat. Bien sûr, certaines d'entre elles le font de manière récurrente. Questionner ce fait de société semble devenu priorité. Tendus comme des miroirs, ces spectacles qui traitent de la violence vont frapper pour longtemps les imaginations.

Comme si ce questionnement faisait partie de son ADN, il en est ainsi de l'Agora théâtre quand il y a plus de dix ans déjà, s'adressant à des enfants d'école primaire, il a décortiqué et trituré la mécanique des contes pour leur livrer un *Petit prince écarlate* des plus remuants. Plus récemment, c'est aux quinze ans et plus que ce théâtre a renvoyé la balle avec *A l'affiche: Kolhaas*, libre interprétation d'une nouvelle de Heinrich von Kleist. Mettre en lumière le tragique du passé, une autre manière d'ausculter les valeurs du présent ? Les Ateliers de la Colline eux aussi ont pour caractéristique de prendre à bras le corps la violence. Le point de vue adopté a pour effet de remuer l'esprit et les tripes et comme pour d'autres productions de la compagnie, son *Tête à claques* n'a pas manqué de bouleverser notablement un public à la fois méduisé et séduit.

Cette volonté assumée de provoquer une sorte d'électrochoc procéderait-elle d'une vision militante d'un théâtre qui aurait pour volonté de secouer le jeune spectateur et, au-delà du plaisir apporté par une forme signifiante, de lui donner l'occasion de réagir en stimulant son sens critique ? A parcourir le catalogue des rencontres de Huy à l'été 2014, on pourrait le croire. Avec une belle variété de nuances, sept autres compagnies au moins n'ont pas hésité à saisir également le fil d'une violence apparente ou cachée pour en dévider la bobine et tisser la trame d'un récit destiné à éveiller les consciences.

Il en va ainsi de *Cheveux rouges*, cette pièce du Théâtre de la Galafronie qui n'hésite pas à faire mémoire tant des massacres du génocide au Rwanda que des persécutions liées à la Shoah. Cette volonté de condamner dans un même élan les monstres d'époques différentes se retrouve dans des formes ar-

tistiques croisées qui mêlent théâtre, graphisme, musique et vidéo.

Si ce récit d'une vieille résistante a pour volonté d'expliquer aux enfants dès huit ans comment le verbe aimer devrait toujours les habiter, il n'en va pas de même avec *Guerre*, la création du Théâtre de la Galafronie. Le titre en forme de coup de poing ne laisse pas présager d'une pièce qui parle avant tout d'éducation. Pétri par sa mère pour devenir guerrier, le jeune homme devrait venger les horreurs du passé. Traitée au four des passions, cette pâte peut-elle toujours lever ? Un tel parcours initiatique veut-il mettre en question une relation capable d'emprisonner au lieu de libérer ?

Echapper aux visées d'un parent peut mobiliser un adolescent à l'heure de choisir sa voie. Echapper aux regards qui martèlent l'image du délinquant, est-ce possible quand la justice a sanctionné la violence d'un acte déviant ? Cette question, "Le projet cryotopie" la pose avec *Dans le ventre*, l'histoire d'un jeune en IPPJ. Si elle réveille le souvenir de la mort de Jo Van Holsbeeck, poignardé dans une gare, elle réactualise surtout la difficile quête d'identité des adolescences en souffrance.

Ce mal-être, il transparait aussi dans *Le trait d'union*, pièce satirique proposée par "Trou de ver" aux jeunes entre 12 et 16 ans. L'utilisation de la vidéo et une approche ludique provoquent le rire sans pour autant évacuer le désarroi et la colère d'un ado en quête d'équilibre. Car gonfler pour se protéger, c'est loin d'être insignifiant !

La guerre, celle des autres ou celle tapie en soi, transparait d'évidence dans ces quatre propositions qui ne mâchent pas leurs mots. Il en est encore trois qui pour adopter un ton plus léger n'en suggèrent pas moins que

chaque volcan d'apparence endormi peut à tout moment se réveiller bruyamment. Certes, les *Petites furies* du Zététique théâtre nous font sourire quand elles nous emmènent dans leurs danses délirées, mais derrière la mousse qui vole, les bagarreuses annoncent le poids des rivalités qui plus tard pourraient les écraser. *Les mots perdus* du Collectif des Alices quant à eux, s'ils nous tordent de rire, ne nous font pas oublier que quand les mots disent le contraire de ce qu'ils voudraient, c'est la vie de tous les jours qui prend un mauvais tour !

Même par le jeu, dénoncer une dictature, c'est important. Enfin, pour *La petite fille aux allumettes* de Pan ! la compagnie, si par sa tendresse et son humour, elle ne peut faire oublier la cruelle détresse d'une enfance abandonnée !

Qu'il s'agisse de se référer à la mythologie, aux grands conflits contemporains, ou aux faits divers plus anodins, les sept spectacles cités n'hésitent donc pas à aborder des faits de violence. Qu'ils s'adressent aux plus jeunes ou à leurs aînés, avec légèreté ou gravité, en variant les formes, ils touchent des cordes sensibles, parlent de l'intime aussi bien que du collectif, explorent valeurs et sentiments.

Dans une société qui cherche à tout sécuriser, la méfiance et l'inquiétude n'arrivent pourtant pas de se développer. Quand le monde frissonne et se recroqueville, le théâtre au contraire œuvre à faire sauter des verrous. Regarder la violence en face, en démanteler les composants, défier son pouvoir d'attraction, serait-ce une des urgences d'aujourd'hui ?

Jean-Marie Dubetz.

## sommaire

### Dossier violence

Edito : mise en orbite	2
La violence sur scène, une évidence ?	3
Pourquoi j'ai tué Pierre : au-delà de la réticence	4 - 5
Violence : le théâtre avant le sujet	6 - 7
Paroles d'enfants : essai de définitions	11
Slamer pour faire bouger le regard	12 - 15
L'art plastique, révélateur ou détonateur ?	16 - 17
L'histoire de l'art pour lire le présent	18
Les ados peuvent-ils se jouer des guerres ?	19
Paroles d'adultes : essai de définition	20
Références bibliographiques	21

### Rubriques

Carte postale : plongée au cœur d'un atelier	10
Traversées : reflet des présentations de danse au Marni	22 - 23
Emergences : reflet des présentations de théâtre au Botanique	24 - 25
Portrait d'enseignant : Myriam Horman	26 - 27
Portrait d'artiste : Laure Myers, portrait avec carte	28 - 29
Les enfants nous font signe	30
Rendez-vous des Météores	31
Sursaut, colophon, courrier des lecteurs, remerciements	32



## Pourquoi j'ai tué Pierre : au-delà de la réticence

**P**ourquoi j'ai tué Pierre est l'adaptation d'une bande dessinée d'Alfred et Olivier Ka dans laquelle Olivier Ka évoque l'abus sexuel dont il a été victime à quinze ans lors d'une colonie de vacances. Présenté à Huy en 2013, le spectacle est programmé par Pierre de Lune en janvier 2014 pour deux représentations. Dans un premier temps, la présentation du spectacle peine à convaincre les enseignants qui, sans doute effrayés par le récit potentiellement sulfureux d'une violence sexuelle faite à un jeune adolescent, hésitent à y emmener leurs élèves. Rencontre autour de cette réticence avec Françoise Louis-Morin, sexologue et consultante sur le spectacle, Jean Vangeerbergen, le metteur en scène, et Catherine Blanjean, directrice de la compagnie Transhumance.

"Cette réticence ne m'étonne pas" nous dit d'emblée Françoise Louis-Morin. "Beaucoup d'adultes pensent encore que l'enfance est une période angélique, d'innocence absolue, et que si on parle de sexualité aux enfants, on va leur mettre des idées dans la tête. Comme s'il fallait attendre de se marier pour s'intéresser à la sexualité! Et puis les enseignants se retrouvent parfois face à des adolescents qui vivent dans un environnement culturel et familial où la sexualité est taboue – et je ne parle pas ici seulement des musulmans."

D'autant qu'au tabou de la sexualité s'ajoute celui de la violence sexuelle – la pédophilie. "S'il s'agissait juste de bagarres dans la cour de récréation, les réticences n'auraient pas cette intensité-là. Quand on balance le mot pédophilie aujourd'hui, les gens revoient toute la violence télévisuelle qui a notamment accompagné l'affaire Dutroux. Quand Dutroux s'est sauvé de la prison, en 1998, je faisais une animation dans une école. Des parents se sont réunis dans la cour en hurlant: "Rassemblez les enfants, Dutroux est dehors!" Comme s'il allait surgir dans l'école pour les enlever! L'affaire Dutroux a eu un impact irrationnel. C'était la bête du Gévaudan, Barbe bleue, l'Ogre."

L'occasion de rappeler que Marc Dutroux n'est pas un pédophile mais un prédateur sexuel qui s'en prenait à des proies sans défense (des enfants mais aussi des adolescentes ou des femmes fragiles) et que seulement 7% des abus sexuels sont le fait d'inconnus de l'enfant – les 93% restants étant le fait de membres de sa famille ou de son entourage. Dans *Pourquoi j'ai tué Pierre*, l'abus sexuel est commis par Pierre, un curé ami de la famille et avec qui Oliver s'était lié d'amitié. "Ce qui fait dégâts ici, c'est la trahison par un être aimé. Le fait de simplement toucher le sexe de l'adulte se révèle plus violent que de se faire violer par un inconnu. Un inconnu, on n'en attend rien de particulier, il n'y a pas de trahison possible. Et puis cette violence-là est claire, on a des mots pour le dire: le monsieur m'a fait mal. Mais un oncle qui prend un enfant sur ses genoux et se

frotte à lui, ça, il n'y pas de mots pour le dire. L'enfant pressent que dans cette façon de le serrer d'un petit peu trop près, il y a quelque chose qui l'agresse et qui n'est pas conforme au rôle que l'adulte devrait avoir, mais il n'a pas le vocabulaire pour le dire et donc c'est souvent beaucoup plus dommageable."

Justement. Si le cœur de *Pourquoi j'ai tué Pierre* est bien un abus sexuel, la bande dessinée met surtout en scène les ressources mobilisées par Olivier pour tenter de sortir de ce traumatisme en racontant son histoire dans un livre en trouvant les mots pour dire, donc. "Une idée persiste encore chez les gens: que les enfants victimes d'abus ne pourront jamais s'en sortir" poursuit Françoise Louis-Morin. "C'est faux. Victime, ce n'est pas un état, c'est un moment de la vie – comme vivre la guerre ou perdre ses parents dans un accident de voiture. Lorsque j'accompagne des enfants victimes d'abus, je leur demande: vous en avez parlé à vos parents? Ils me répondent que non, qu'ils ne les auraient pas crus parce que c'était un ton-ton, le voisin, un proche. Or *Pourquoi j'ai tué Pierre* est moins un spectacle sur la violence que sur la réparation possible – la résilience. Pour moi, ce spectacle est l'aboutissement d'un objectif qui ne s'est jamais éteint chez moi depuis vingt-cinq ans: que les enfants puissent parler de ce qu'il leur est arrivé et que les adultes puissent les écouter."

Effet de la présentation du spectacle dans les écoles, ce que Françoise Louis-Morin appelle le "dévoilement" – ce moment où, par des signes discrets, une "victime" dans le public se dévoile malgré elle. Cette peur du dévoilement n'est sans doute pas pour rien dans les craintes de certains enseignants d'emmener les élèves voir le spectacle. L'équipe ne pourtant vivement toute instrumentalisation. "Le dévoilement n'est pas un objectif, surtout pas" explique Jean Vangeerbergen, le metteur en scène. "Il est néanmoins toujours possible. Nous sommes juste là pour dire aux enseignants de ne pas s'improviser justiciers et d'orienter l'enfant vers les services compétents."

La violence sexuelle est loin, d'ailleurs, d'être le moteur du désir de Jean Vangeerbergen d'adapter la bande dessinée. "La première chose qui m'a frappé en la lisant, c'est la musicalité du texte, sa théâtralité" reprend Jean Vangeerbergen. "Tout de suite je me suis dit qu'il y avait moyen d'en faire un spectacle. Ce n'est qu'ensuite que j'ai pris conscience de la violence du sujet. Ceci dit, pour moi, ce n'est pas tant la violence de Pierre qui m'a marqué que la violence d'Olivier: sa volonté de s'en sortir, sa colère. C'est cette énergie vitale-là qui m'a parlé au quart de tour, qui a fait bouillonner chez moi des choses qui n'ont rien à voir avec la sexualité. On s'est tous un jour fait trahir par un adulte en qui on avait confiance. Ça, ça parle à tout le monde. Plus tard, quand on devient un père ou une mère, on réalise qu'un jour, nous aussi, on trahira nos enfants et qu'ils devront apprendre à faire avec."

Une opinion appuyée par Catherine Blanjean, directrice de la Compagnie Transhumance qui a soutenu et produit le spectacle. "Lorsque Jean nous a parlé de son projet, ma première réaction a été de dire: ça ne m'intéresse pas du tout – pour la même raison que les enseignants sans doute. C'est vrai que si l'affaire Dutroux a permis de délier les langues, elle a aussi sensationnalisé le sujet à outrance. Et puis j'ai lu la bande dessinée. Ce qui m'a touchée, moi, dans le projet, ce n'est pas tant l'agression sexuelle que tout ce qui a à voir avec la construction de la personnalité. La préadolescence est un moment particulièrement fragile où l'on commence à comprendre que les valeurs des parents, des grands-parents, de l'école ne sont pas forcément les mêmes." La bande dessinée montre en effet clairement comment Olivier, fils d'une famille post-soixante-huitarde très libérée, doit également apprendre à composer, pendant les vacances d'été, avec les valeurs plus conservatrices et catholiques de ses grands-parents. Pierre, quant à lui, est un prêtre très engagé à gauche qui invitera notamment les parents d'Olivier à héberger un réfugié politique brésilien pendant quelques jours. "La préadolescence est



Pourquoi j'ai tué Pierre © Nicolas Bomal

un moment particulièrement fragile. Je me suis rappelé qu'à cet âge-là moi aussi j'étais paumée face à ces systèmes de valeurs différents, contradictoires parfois. Je ne savais plus où donner de la tête. On est à la recherche d'une personne qui va vous montrer le chemin, qui va vous sortir de ces conflits intérieurs. Du coup, on est la victime idéale pour des manipulateurs. Le djihadisme, pour moi, c'est du même type et ce n'est pas moins grave qu'une agression sexuelle. On peut se construire ou être détruit par plein de choses."

Et Catherine Blanjean de reprendre: "Avec *Pourquoi j'ai tué Pierre*, j'ai l'impression d'être au cœur du travail de Transhumance: monter des spectacles qui d'une manière ou d'une autre sont en rapport avec la vie des enfants. J'ai vu mes enfants devenir préadolescents, je me suis souvenue de la difficulté de se construire quand on a cet âge-là et qu'on commence à se rendre compte que d'autres adultes que les parents peuvent devenir des points de référence. Certains trahissent. Ce spectacle montre que même quand on est abusé dans sa confiance, il y a moyen de se reconstruire."

Finalement, la mise en avant de la thématique de la pédophilie par une partie de la presse mais aussi, peut-être, par ceux-là mêmes qui programment le spectacle, a sans doute contribué à refroidir les enseignants, alors que des thématiques plus souterraines, plus fortes et plus lumineuses irriguent la pièce en profondeur. "Si l'on mettait l'accent sur la résilience, le spectacle tournerait sans doute davantage" reprend Françoise Louis-Morin. D'autant que le spectacle, très moderne, ludique, avec ses différents codes de jeu, déploie énergie et humour pendant près

d'une heure quart. "L'énergie, elle m'est venue de l'écoute de la musique des Beastie Boys" s'amuse Jean Vangeerbergen. "Pour le reste, tout notre travail a consisté à alléger. Lors de la création, à Huy, le stress donnait encore un peu de gravité au spectacle mais depuis, les comédiens ont encore gagné en légèreté. Récemment, à une représentation à Theux, les gens riaient à gorge déployée." Parmi les choix du metteur en scène, on peut noter celui d'attribuer la narration d'Olivier à trois acteurs, Sylvain Dai, François-Michel van der Rest et Julie Duroisin: soit deux garçons et une fille, de générations différentes et avec des types de jeu différents. Une manière de dire: Olivier, c'est peut-être moi, c'est peut-être toi, c'est elle, c'est lui. Olivier, c'est nous.

"Quand on peut jouer, ça se passe généralement bien. Il y a une sorte d'unanimité sur la manière dont Olivier Ka et Alfred racontent cette histoire. Le problème se situe souvent en amont. Il arrive que des centres culturels réservent pour trois jours et puis réduisent à une séance; ils ont vu le spectacle à Huy, ils l'ont aimé, le programme, mais une fois que le spectacle est proposé aux écoles, ça cale." Une réalité qui a incité Jean-Marie Dubetz, de Pierre de lune, à faire preuve de créativité. "Confrontés au manque de répondant des enseignants, nous les avons invités à venir voir gratuitement la pièce lors de sa programmation dans le cadre de *Noël au théâtre*. Le spectacle a été prolongé par une rencontre avec la sexologue, les comédiens et le metteur en scène. Ce moment de questionnement a été libérateur. C'est en confiance que les professeurs présents sont ensuite venus voir le spectacle. La médiation ayant joué son rôle, la salle a affiché complet!" Et Jean Vangeerbergen de reprendre:

"Je connais un professeur à Mouscron qui donne cours dans une école de réinsertion. Il avait envie d'emmener ses élèves au théâtre – des ados encore très jeunes dans leur tête. Quand il a appris de quoi la pièce parlait, il a été pris de panique. Il prenait une grande responsabilité par rapport à ses élèves, par rapport aux parents et à sa hiérarchie. Finalement il m'a fait confiance. Après le spectacle, il était ravi. Les comédiens m'ont dit que les élèves étaient restés trois quarts d'heure à l'issue de la représentation pour discuter avec eux. Comme ils ne connaissaient pas le théâtre, ils ont surtout parlé de l'acte théâtral. Ils étaient notamment choqués parce qu'on disait "enculé" à deux ou trois reprises dans le spectacle. Les comédiens ont dû expliquer que c'était autorisé sur scène mais pas dans la salle. Du coup quelques-uns sont montés sur scène pour crier "enculé" à leur aise."

L'histoire pourrait sembler anecdotique. Pourtant elle rappelle que pour de nombreux publics encore, la dimension symbolique du théâtre est loin d'être une évidence. "Bien des passages à l'acte violent naissent d'une incapacité à avoir accès au symbolique et à l'imaginaire" termine Françoise Louis-Morin. "On veut du concret, du réel. Je ne peux fantasmer de coucher avec cette personne alors je passe à l'acte, qu'elle le veuille ou non." Or, *Pourquoi j'ai tué Pierre* montre bien que si Olivier Ka arrive à se libérer de son trauma en "tuant Pierre", ce meurtre est évidemment symbolique: l'arme du crime, c'est le livre. Aujourd'hui, l'arme du crime, c'est aussi une pièce de théâtre.

Régis Duqué.

Comment programmer des spectacles jeunes publics abordant la question de la violence, et notamment la violence sexuelle ? Faut-il le faire ? Pourquoi le faire ou ne pas le faire ? Pour tenter de répondre à ces questions, on a forcément envie de rencontrer Catherine Simon, programmatrice en théâtre et danse jeunes publics pendant trente et un an au Centre Culturel Jacques Franck à Saint-Gilles (mais aussi au Varia, aux Riches claires, à L'...). Précisons qu'elle n'a pas vu *Pourquoi j'ai tué Pierre* parce que, me dit-elle, "je ne peux plus tout voir". Alors, réticente, Catherine ?

**Régis Duqué: En préparant cet entretien, tu m'as dit : "Moi, un spectacle sur la violence sexuelle, je ne l'aurais pas programmé."**

Catherine Simon : Plus largement : je "crains" la violence en général. Je viens de lire dans un hommage à Claude Durand, un éditeur qui vient de mourir : "Une mère qui murmure dans un coin "mon enfant est mort" a beaucoup plus de force qu'une autre qui se griffe le visage en hurlant dans les rues la disparition de sa progéniture", type de conseil qu'il prodiguait aux jeunes auteurs, type de conseil auquel j'adhère complètement. Ma question, c'est toujours : "Qu'est-ce qu'on montre aux enfants ? Pourquoi je programme ? Dans quel but ?" Ce n'est pas une question de tabou. C'est juste que je ne vois pas la nécessité d'imposer une violence à des enfants qui n'en ont jamais entendu parler, qui sont à des années lumières de ces questions.

**Tu ne le sais pas forcément.**

C'est quoi du théâtre à l'école ? Il y a des spectacles que tu peux aller voir en dehors de l'école et puis il y a le spectacle que tu leur montres à l'école, et ça, c'est un public captif. Pendant des années je me suis battue pour le théâtre à l'école. Pour moi, c'est le chemin le plus absolu de la démocratie : on permet à tous les enfants, de quelque milieu que ce soit, d'accéder à la création artistique. À partir de ce moment-là, on a la responsabilité de leur montrer les choses les plus ouvertes possibles. Ça ne sert à rien de les choquer à tout prix. Est-ce prudence de ma part ? Une peur d'affronter une réalité qui me fait peur ? J'ai toujours refusé d'instrumentaliser le théâtre, de le réduire à "ça", un outil pour aborder les problèmes de la société que les profs n'osaient pas aborder tout seuls. D'abord, il faut un spectacle !

**Ça veut dire quoi, leur montrer les choses les plus ouvertes possible ?**

Par exemple, j'ai programmé *L'adoptée* de Joël Jouanneau, un spectacle de Loris Libérale, qui raconte l'histoire d'un enfant qui arrive chez une vieille dame. On comprend petit à petit que le père l'a abandonné mais on n'en connaît pas la raison précise : peut-être le père est-il immigré en situation illégale, évadé, déserteur ? Peut-être l'enfant

est-il en fuite ? On ne sait pas. La thématique reste ouverte.

Je n'ai jamais aimé les spectacles qui sont là pour dire "volontairement" quelque chose. Une année, quand j'étais dans le Conseil du théâtre pour l'enfance et la jeunesse, on avait reçu un dossier présentant un spectacle sur la mort. À l'unanimité, le conseil avait dit non. On n'en voyait pas la nécessité. J'ai vu le spectacle, que j'ai finalement trouvé plus intéressant que le dossier, mais je ne l'ai pas programmé. Par contre, un spectacle qui m'a bouleversée c'est *Patraque*, du Tof théâtre, avec des petites marionnettes manipulées à vue, sans texte – juste des onomatopées, des rires. C'est l'histoire d'un papy et d'une mamie qui reçoivent leurs petits-enfants pour le week-end. Le petit de deux ans court partout, le plus grand fait des bêtises, les grands-parents s'arrangent comme ils peuvent. Puis tu as le coucher du soir, papy et mamie sont crevés, se font des mamours, éteignent la lumière, s'endorment. Le lendemain, ça court à nouveau partout et à un moment la mamie s'assied sur une chaise, elle a un malaise, le papy appelle l'hôpital, l'ambulance arrive, emmène la mamie, les gamins continuent de courir partout, le papy s'occupe d'eux en regardant le téléphone et, à un moment, le téléphone sonne, il va vers le téléphone, il prend le téléphone et puis : noir. C'est tout. Je te jure, la première fois que je l'ai vu, j'ai pleuré. Après tu interrogues les enfants. Certains te disent : "Elle est à l'hôpital, on va la soigner..." Bon, moi, j'ai vu la mort – j'étais sensible à ça à ce moment-là, sans doute. C'est un spectacle sur la vie et puis tu as l'intrusion de peut-être la mort – mais ce n'est pas un spectacle sur la mort. Les spectacles ciblés sur un sujet, ça m'énerve.

**Quand l'intention est...**

... prioritaire. *Patraque*, c'est un spectacle qui est né d'une nécessité intime. Je n'imagine pas que Caroline Bergeron et Alain Moreau se soient dit : "Tiens, je vais faire un spectacle sur la mort." S'il y a la mort dans ce spectacle, c'est parce que la mort fait partie de la vie.

**– Est-ce que ce n'est pas le marché qui veut qu'on vende la thématique, surtout quand elle est grave ou dans l'air du temps ? Pour les dossiers de subventionnement, les programmeurs, la presse ?**

Peut-être.

**Qu'est-ce qui fait que tu programmais un spectacle ?**

Je devais être touchée. Il faut du théâtre, des comédiens, une mise en scène, une scénographie et en même temps du sens. Quand j'ai programmé *L'oie* (d'après *L'histoire de l'oie* de Michel Marc Bouchard), par exemple, c'était d'abord pour la performance des comédiens, Thierry Lefèvre et Thierry Hellin. Des professeurs étaient effrayés par le sujet – l'enfance battue. Certains ne voulaient pas venir – surtout ne pas forcer. Même si ça remuait des choses difficiles, je me suis dit : je vais le programmer. C'est l'histoire d'un enfant battu qui se prend d'amitié pour une oie. Un jour, il se retrouve seul à la maison, il y invite son amie l'oie, complice de tous ses rêves. Lorsqu'il entend arriver son père, il prend peur, il tue l'oie en lui tordant le cou. Le cou de l'oie, c'était comme une marionnette sur le bras de Thierry. Ainsi, le bras "oie" se retrouvait pas terre. C'était une image toute simple et en même temps brutale. On a présenté le spectacle au Varia. Lors des rencontres, après la représentation, certains enfants ont dit des choses terribles sur la question de la maltraitance. Ils avaient parfaitement compris.

**Il y avait moyen de ne pas comprendre ?**

Il y avait moyen de voir une histoire d'oie et de ne pas comprendre pourquoi l'enfant la tuait.

**C'est ça que tu aimes...**

Oui

**Le fait qu'on ne t'impose pas.**

Ce n'est pas un machin étiqueté : "Attention, harcèlement !" C'est un spectacle où les enfants s'interrogeaient : "Pourquoi il l'a tuée ?" Moi, un théâtre qui m'énerve, c'est quand on vend le sujet avant le théâtre. Moi, c'est toujours le théâtre avant le sujet. Un jour, une maman me dit : "J'ai eu de grands débats avec ma fille après le spectacle (j'ai oublié lequel...). Maintenant, vous n'auriez pas quelque chose sur la sexualité parce que je n'arrive pas à en parler avec elle ?" Dans ce cas-là, le théâtre vient combler le fait que les profs ou les parents n'arrivent pas à parler de tel ou tel sujet. Les Anglo-saxons, ils appellent ça *Theater in education*. Les Québécois sont forts dans cette démarche-là égale-

ment. J'ai organisé en 1985 une tournée d'un spectacle de la Guimbarde au Canada, *Le conte du sabotier*. La première chose que les Québécois et Acadiens nous ont demandée, c'est : "Pouvez-vous nous envoyer le dossier pédagogique ?" C'était une condition sine qua non pour tourner : quelle est l'intention ? Le message ? Alors, comme on n'en avait pas, on a dû l'écrire. Mais je me suis toujours méfiée des compagnies qui brandissent leur dossier pédagogique comme un argument massue de vente (d'intérêt ?).

**Qu'est-ce que tu penses du label "utilité publique" que la Ministre Laanan veut attribuer à des spectacles dont les thématiques sont particulièrement sensibles pour la jeunesse d'aujourd'hui.**

Ça m'énerve. C'est contraire à tout ce que j'ai toujours voulu faire.

**Tu as assisté la tournée en Belgique d'un spectacle québécois, justement, *Oui ou Non*, qui parlait de violence sexuelle.**

C'est une tournée qui était organisée par la Communauté française. Le spectacle parlait de la possibilité de dire non : non au vieil oncle qui veut vous caresser, non au monsieur dans la salle de cinéma qui veut vous mettre la main dans la culotte. Le spectacle devait être encadré par un psy, avec préparation et encadrement obligatoire. Tu avais toute une série de scènes où tu entras pro-

gressivement, en douceur, dans le sujet, scènes où un enfant était face à un conflit ; un petit garçon prend le nounours d'une petite fille, par exemple, elle pleure, elle est malheureuse, puis elle chante quelque chose comme : "C'est mon nounours, je décide de le garder". Chaque scène allait de plus en plus loin vers quelque chose d'ouvertement sexuel, jusqu'à une scène (en ombres) où un enfant subissait des atouchements dans un cinéma.

**La visée didactique est évidente.**

Ah oui, pas moyen de la rater. Ici ce n'est pas le spectacle qui comptait mais l'argumentaire. Tu te retrouvais face à un produit formaté en vue d'aider les enfants. J'ai été effarée de découvrir ce que certains ont osé dire à la sortie du spectacle. Des psychologues à l'époque m'avaient dit : "C'est très bien d'apprendre à l'enfant à se battre mais ça peut aussi être dangereux." Ils avaient rencontré des enfants qui avaient voulu dire non, mais dont le petit non, face à un prédateur adulte, s'était révélé dérisoire. Du coup, ils avaient développé un sentiment de culpabilité parce qu'on leur avait appris à dire non mais qu'ils n'avaient pas réussi à le faire.

**Est-ce qu'un spectacle jeune public doit obligatoirement être encadré par des animations ? Est-ce qu'il ne peut pas se suffire à lui-même ?**

À Québec, il y a quelques années, j'ai mis en lecture un texte d'Isabelle Hubert, *La Robe de Gulnara*. Une très jeune fille (13 ans) qui a sali la robe de mariée de sa grande sœur, "se vend" en échange d'une nouvelle robe et tombe enceinte. Elle meurt en donnant naissance à un garçon. La pièce est introduite et se termine par les mots de son fils adulte, né de cet "échange" sordide. À Québec, des enseignants ne voulaient pas qu'on lise le texte jusqu'au bout. Deux classes d'enfants de sixième primaire ont relevé le défi. Les professeurs étaient inquiets parce que les enfants n'avaient posé aucune question lors des animations. La lecture s'est révélée lumineuse, Isabelle Hubert était en larmes. On avait réussi, grâce à la délicatesse de son écriture, à parler de choses difficiles mais sans les figer. Les enfants avaient tout compris mais il était devenu inutile d'en parler.

**En préparant cette interview, tu évoquais *Supernova* de Catherine Daele, mis en scène par Céline Delbecq, qui a provoqué de vifs débats à Huy. Tu ne l'as pas programmé.**

Catherine et Céline sont deux femmes que j'adore. Mais leur spectacle m'a horrifiée. Ça a donné des débats ininterrompus à Huy. Là, je savais exactement pourquoi je ne programmerai jamais ce spectacle au Jacques Frank. À Saint-Gilles, je les ai vus, les jeunes. Ils viennent de milieux violents. Je connais



bien un professeur, à Sainte-Marie, qui a monté un spectacle de slam avec ses élèves il y a quelques années. Des choses extrêmement violentes étaient sorties de cet atelier, provoquant de multiples débats, mais ces débats étaient restés à l'intérieur de l'école. On ne peut pas nier cette violence, bien sûr. Mais il y a ce que l'on peut dire à l'école et puis il y a ce que toi tu choisis de montrer au théâtre. Le théâtre, ce n'est pas de l'endoctrinement – cette idée de vouloir faire passer un message absolument. Je pense aussi que nous avons la responsabilité de ne pas aller dans le même sens que la société. Ce n'est pas parce que tu es dans une société qui dit "putain" à longueur de journée que tu dois automatiquement faire un spectacle où tu dis "putain" à chaque réplique.

#### Qu'est-ce qui t'a gêné dans *Supernova* ?

L'accumulation de thématiques brûlantes : découverte de la sexualité à travers l'inceste, un "père" qui vire ses enfants sur le terrain vague voisin chaque fois qu'il ramène une maîtresse à la maison, un frère qui passe son temps à tuer les chats et qui finit par se tuer lui et sa sœur. Une course à la noirceur. Pourquoi montrer du noir aux adolescents ? À Huy, je me suis accrochée avec ceux qui défendaient le spectacle.

#### Quels étaient leurs arguments ?

Que ça mettait le doigt sur des réalités socioculturelles, que ça permettait aux enseignants et aux élèves de parler. Ils défendaient le côté potentiellement didactique du spectacle. Moi j'avais lu plein de choses

à l'époque sur le théâtre "pour" adolescents. Une règle pour moi est de donner de l'espoir, quand même, de ne pas laisser l'enfant, l'ado, dans une fin de spectacle nauséeux. Un auteur a dit : "Il faut toujours qu'il y ait une possibilité d'ouvrir une porte, dans le théâtre jeune public."

#### Dans *L'oie*, est-ce qu'il y avait une porte ?

Dans mon souvenir, oui : c'est le personnage, Maurice, devenu adulte, qui raconte l'histoire de son enfance, donc, il en est sorti !

#### Mais il tue l'oie avec qui il s'est lié d'amitié.

L'oie était son échappatoire, il est allé trop loin dans la fuite, il la tue.

**Il se soumet à son père et va jusqu'à tuer son oie, cela ne laisse pas vraiment de place à l'espoir. Si tu défends ce spectacle, ce n'est peut-être pas parce qu'il est plus ou moins noir que d'autres mais parce qu'il recèle quelque chose qui te touche et ce quelque chose, c'est le mystère de l'émotion esthétique – une question de forme finalement.**

Peut-être. Pour moi la violence au théâtre est plus forte lorsqu'elle est transposée. Toute ma vie je me souviendrai du *1789* d'Ariane Mnouchkine à la Cartoucherie de Vincennes. C'est la première fois que j'allais là-bas. Tu assistes au spectacle debout, à un moment tu te dis que tu as mal aux jambes et tu te rends compte que tu ne t'es pas assise depuis quatre heures – tu n'as pas vu le temps passer. À un moment donné, tu as une scène où des mères portant dans les bras des bébés de chiffon se plaignent parce qu'ils n'ont plus rien à manger. Alors l'une après l'autre

elles tuent leur bébé en chiffon en pleurant. Sans cris. C'était d'une justesse absolue. Nous n'avons plus rien à manger, nous n'en pouvons plus d'entendre nos enfants pleurer alors voilà.

#### À nouveau : le théâtre avant le sujet.

À Avignon j'ai vu *Purgatorio*, l'un des trois spectacles de Romeo Castellucci inspiré par Dante. Un gamin rentre de l'école, le père l'emmène dans sa chambre, la mère les voit partir, le plateau, énorme, reste vide, on entend, venant de très très loin, l'enfant qui dit, non, non, ça dure, puis le père revient, la chemise au dessus du pantalon, il essaye de jouer au piano, puis c'est le fils qui revient décoiffé, va près de son père et lui caresse la tête en disant, c'est fini maintenant, pendant que son père pleure. Tout ça sans aucun cri. C'est terrible. Tu en prends plein la gueule. La violence, au théâtre, ça peut être très fort. Ce n'est pas la violence qui me gêne, au théâtre. C'est la violence maladroite, lourde.

**Finalement, est-ce la programmatrice qui ne veut pas programmer un spectacle parce qu'elle le trouve trop noir, ou Catherine Simon, la spectatrice de théâtre, qui n'est pas touchée par une forme théâtrale ?**

Ce sont les deux. Alors oui, je pense au public à qui je montre les spectacles que je programme, mais tu as raison, c'est aussi Catherine Simon qui aime ou n'aime pas un spectacle.

Régis Duqué.

# carte postale

## Plongée au cœur d'un atelier

Pendant l'année scolaire, je rends visite aux ateliers d'écriture et de théâtre organisés par Pierre de Lune. Quand j'arrive, je dis aux enfants, au professeur et à l'artiste que je viens pour écrire un texte sur ce qu'ils sont en train de faire, un texte qui ressemblera à un Polaroid et que je leur enverrai bientôt. Le 2 mars 2015, je me suis posée dans la classe de Sylvie Bellens à l'école n°9 à Ixelles. Marie Chasles y a donné toute l'année un atelier théâtre à des élèves de seconde primaire.

Jeudi après-midi, vous êtes assis sur un long banc, dos aux arbres de la cour  
puis, une partie d'entre vous se lève et marche, partout dans l'espace  
Vous marchez et toi, tes chaussettes glissent  
Pouf, tu tombes.

Vous marchez, vifs comme des pousses très vertes  
Vous avez quel âge ?

8 ans

oh là là, mais quelle jeunesse !

Moi à côté de vous, je suis très vieille et aujourd'hui, j'ai envie de dormir

Mais vous, vous n'avez qu'une envie, c'est de courir.

Arrêt

- On repart à la vitesse 5 sur dix

- En animal ?

Vous êtes les animaux de la ferme, parfois tristes, parfois très énervés.

- Bravo !

Puis c'est au tour de l'autre groupe, beaucoup de filles.

Le premier groupe retourne s'asseoir. Beaucoup de garçons. Qu'est-ce que vous faites pour être attentifs ? Qu'est-ce que vous faites, là, exactement ?

- Vous préparez un spectacle ? Une histoire ? Est-ce que c'est du travail ?

- Je demande aux personnes qui regardent de ne pas commenter, c'est gentil.

Toi, avec tes petites tresses tu fais un animal qui attaque.

- Est-ce qu'on peut faire le bruit ?

- Non, pas pour l'instant.

Puis vous essayez un autre jeu.

Toi, avec ton tee shirt sur lequel il est écrit "SUPER", tu es le photographe. Vous vous installez devant le photographe pour poser. Toute la classe. Et ça finit par quelques bousculades.

Gros désordre.

- Est-ce que vous voulez travailler ou est-ce que vous voulez papoter et vous faire gronder ?

- Travailler !

- On arrête la séance ou on travaille ?

- On travaille !

Eh oui, c'est du travail.

Comment faire une photo tous ensemble, une photo de groupe ?

- Tout le monde poussait et criait

- On peut se mettre à genou et ceux au fond se mettre debout.

- Comme au football !

- Le but n'est pas d'être le premier, le but c'est d'être un groupe.

On recommence !

Mais ça tourne à la chamaille. Vous vous énervez, vous vous étranglez, "Arrête de te mettre devant moi !" et tous les personnages de la photo tombent par terre. POUF.

Bon... comment faire ensemble ? C'est quoi la base ? La recette ? Le mode d'emploi ?

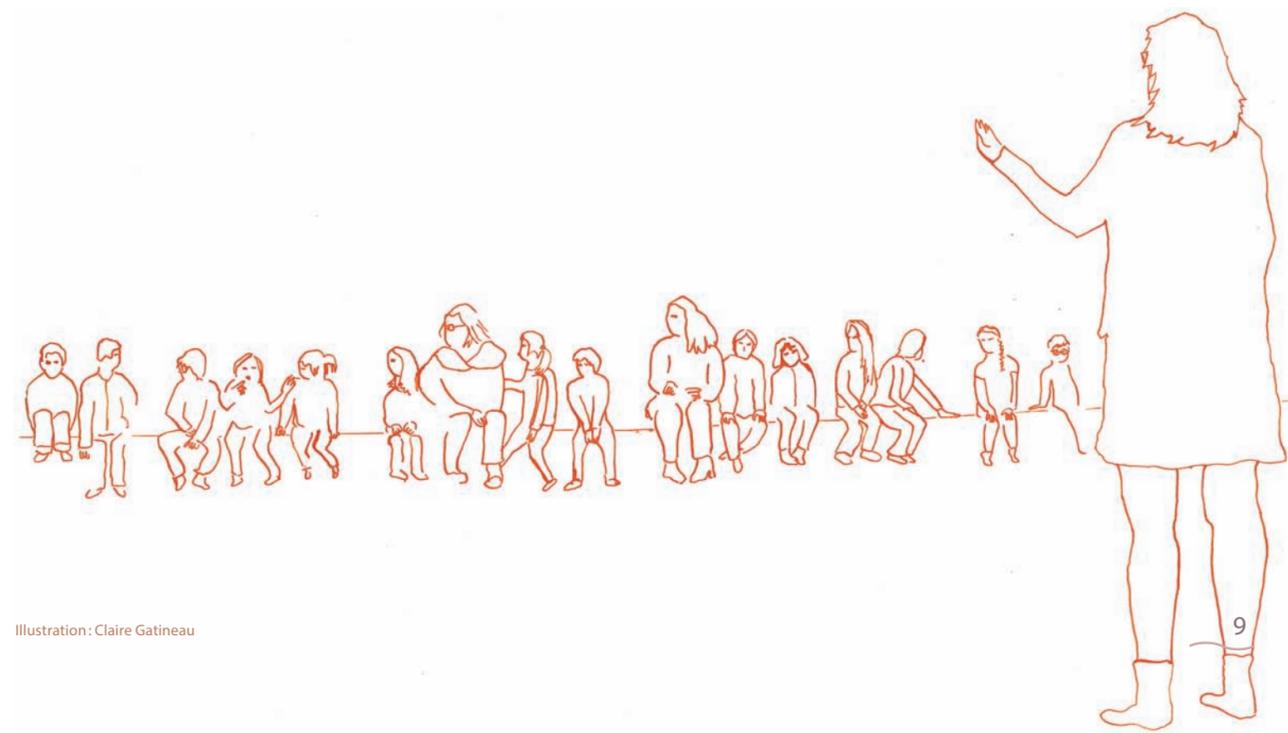


Illustration : Claire Gatineau

Troisième photo.

- En 5 secondes sans bruit!

L'image enfin se construit, peu à peu. Vous y arrivez, en démarquant l'un après l'autre, et en reculant si quelqu'un part avant vous.

- On refait la même image mais avec des animaux. Qui fait le photographe?

- Moi!

- Moi!

- Moi!

C'est du travail... Mais la photo des animaux prend forme.

- Et quand on voit Marius, on voit vraiment le taureau!

- Je propose que vous vous applaudissiez vous-même!

Vous passez à autre chose.

Un peu d'agitation, où et comment s'asseoir pour être encore un peu concentré?

Qu'est-ce qui vous aide?

- Alors je vais m'asseoir là-bas et toi tu restes ici.

- Maintenant tu penses aux autres!

- Oh...

- Tu n'es pas le nombril du monde!

Puis c'est l'histoire de la guerre, la guerre des animaux dans la ferme. Une sorte de tableau ou alors une photo qui raconte cette guerre. Ensemble.

- C'est beaucoup mieux quand vous partez l'un après l'autre.

- Allez, on va y arriver, j'en suis sûre!

Bon et puis, y a des petits accidents, alors on essaye de dépasser ça, s'asseoir, respirer, monter les bras en l'air, respirer en même temps.

- Moi j'étais une poule!

- Est-ce que vous aimez les séances où tout le monde papote? Si oui, levez le bras. Si vous aimez les séances où on peut travailler, levez le bras.

Beaucoup d'émotions circulent, des rires et parfois du chagrin.

Parce que c'est sûr que c'est pas facile de faire tout ça tous ensemble, de vivre tous ensemble, avec une place pour chacun.

Mais il doit bien y avoir moyen. C'est un bon exercice que d'y travailler, et ça pourra toujours servir, pour maintenant, et pour plus tard.

- La guerre encore une fois, quand je dis Top, et vous y allez l'un après l'autre!

Puis, vous reprenez l'histoire que vous construisez au fil des séances, votre spectacle.

- On refait le début.

Vous courez partout pour vous mettre en place, comme si vous saviez chacun où elle se trouvait dans la maison que vous avez inventée, votre histoire.

Et vous racontez:

- Imaginons

- C'est dans nos rêves

- en Angleterre

- Le fermier s'appelle Mister Johns

- Y a personne qui est concentré, on recommence!

Immobilisés et silencieux pour le début à nouveau.

- Il est toujours de mauvaise humeur!

Et ici et là des petites poules agitées bougent, et certaines petites poules oublient ce qui se joue au centre, l'histoire qui se déroule.

- Vous bougez tout le temps! Vous parlez tout le temps!

Petites poules agitées...

- Qu'est-ce qu'on va faire pour y arriver?

- Travailler!

- Travailler, non... Participer et ne pas bouger dans tous les sens....

Vous vous mettez en cercle.

Marie fatigue, qui d'autre fatigue?

- Si on est ensemble on va y arriver. Si chacun pense à son nombril...

- Il est où le nombril?

- Le centre du monde...

- Moi j'ai envie de faire ce spectacle très bien. Qu'est-ce qu'on va faire pour y arriver?

Grande question posée au milieu du cercle

- On est comme des aventuriers qui partent pour une contrée ensemble. On doit être ensemble dans ce projet pour y arriver et pour se sauver.

C'est la question, c'est votre question posée au milieu du cercle.

Mais il est temps de vous quitter, l'après-midi touche à sa fin.

J'espère que vous trouverez, je l'espère! Et je vous souhaite de vivre une belle aventure.

Claire Gatineau.

Mots glanés par Didier Poiteaux lors d'une rencontre philo en 2ième primaire à l'école Tenbosch.

- Le mot violence ça veut dire qu'on fait beaucoup de bruit et qu'on est énervant.

- Violence on fait des choses mal, on dit des choses mal mais des fois on est déçu on voulait pas le faire.



- En fait la violence parfois on a envie de faire quelque chose qui nous dépasse. En fait moi quand j'ai envie de faire quelque chose qui me dépasse, je me retiens, je serre les poings comme ça, quand je suis énervée, pour me contrôler comme ça. Des fois c'est plus fort que nous. Violence ça veut dire qu'on a des conflits, qu'on est méchants.

- La violence ça sert à rien parce que aux Etats-Unis on donne des fusils au gens à certain âge, et aussi parce qu'il y avait des policiers, parce qu'il y avait un gamin qui avait un fusil, il faisait comme ça et les policiers ont dit arrête et en fait il a continué mais en fait il était pas armé et les policiers ont tiré et ils l'ont tué l'enfant. La violence c'est un peu dangereux car ça amène à la bagarre.



- Violence c'est comme frapper et faire mal aux gens.

- Violence ça règle rien parce qu'on peut régler avec les mots car sinon on continue à frapper.

- La bagarre c'est vraiment quelque chose des fois ça peut mal tourner. Quand on est vraiment très fâché.

- Des fois on peut être violent sans vouloir le faire.



- Ça nous fait mal au coeur et au corps, et les paroles ça fait mal juste au coeur.

- La violence c'est pas bien parce que par exemple un jour les garçons devaient attraper les filles, et Marius était à terre et toutes les filles se mettaient vraiment sur lui alors quand moi j'ai vu ça, c'était pas bien Marius pouvait s'étouffer et même mourir.

- La violence elle doit exister parce que sinon on ne connaîtrait jamais les bobos et on est obligé d'avoir des bobos dans la vie parce que sinon... Sinon... On connaît pas comment on souffre. Et on saurait pas comment souffrir. La violence c'est pour nous dire que ça ne sert à rien, on doit s'expliquer car sinon on va se faire mal.



- La violence c'est aussi des paroles ou des écritures.

- La vraie violence commence toujours avec les mots.

- La violence ça règle rien.

- Les paroles tu parles sans vraiment vouloir le dire et après tu t'excuses tandis qu'un geste ça peut être vraiment très violent et tu peux avoir très très mal. Le geste on a plus mal que la parole.

- Moi je trouve que c'est plus les gestes. Les gestes sont plus dangereux, parce que quand je dis un mot c'est pas la fin du monde si on te dit un sale mot alors qu'un geste c'est plus grave.

- La violence des fois ça vient tout seul et on veut pas le faire.

- Des fois il y a des gens qui veulent être violents par exemple Charlie Hebdo.

- On veut être violent parce qu'on a l'habitude.



- Une fois le lit a été violent avec moi il m'a arraché la peau sur le pied là.

- En fait il y a des gens qui ne veulent pas être violents mais par exemple il y a deux



personnes y en a un qui dit un truc méchant et pis y a la violence qui commence à se créer entre eux et ça se termine jamais jusqu'à ce que l'un pardonne à l'autre et l'autre aussi.



- Je crois que la guerre a commencé entre deux pays qui n'étaient pas d'accord.

- La violence ça sert à rien car on finit toujours par mourir.



# Slamer pour faire bouger le regard

**D**urant ces deux dernières années scolaires, des ateliers slam se sont déroulés à l'Institut Notre Dame d'Anderlecht. En janvier 2015, pour la seconde année, Pierre de Lune a demandé à Tonino et Gaspard Herblot d'animer ces ateliers. Les fusillades qui ont eu lieu à Paris s'étaient déroulées entre les 7 et 9 Janvier. Les ateliers débutaient le 12. Plusieurs mois après, nous sommes allées rencontrer successivement Colin Thayse, le sous-directeur de l'IND, Gaspard Herblot et Manon Marcéls, coordinatrice de Pierre de Lune qui avait suivi ce projet.

## DU QUARTIER ET DE L'ECOLE

**Claire Gatineau : Pourriez-vous raconter où l'école se trouve? Sa réalité?**

Colin Thayse: Le quartier est celui de Cureghem. Il bénéficie d'une des moins bonnes réputations sur Anderlecht. Avec le décret Robin des bois, les écoles sont classées par ordre d'indices socio-économiques. Les écoles de Waterloo, Lasne, sont classées 20, nous, nous sommes classés 1. L'indice socio-économique moyen des gens qui habitent dans un rayon de 5 kilomètres autour de l'école est parmi les plus faibles de Belgique. Pendant longtemps, on a eu principalement des élèves d'origine marocaine. Aujourd'hui, on a de plus en plus d'élèves qui viennent d'Afrique noire, du Brésil, des anciens états du bloc de l'Est. La mixité qui est en train d'apparaître, nous apporte pas mal de bonnes choses au niveau du regard que les élèves ont sur leurs camarades. Ça induit une dynamique très positive.

## NAISSANCE DU PROJET

**CG : Comment est né cet atelier slam?**

Manon Marcéls: Pierre de Lune a une relation particulière avec l'IND. On y a longtemps travaillé en projet extra-scolaire. Une année, on a regroupé plusieurs professeurs de français. Elles sont venues avec l'envie de faire du slam, ce qu'on n'avait jamais fait à PdL. Il y avait la volonté de fonctionner différemment, c'est à dire, de ne pas donner des ateliers ponctuels étalés sur toute l'année mais de travailler de manière intensive durant une semaine. C'étaient des classes de 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> S, donc des élèves qui ont tous doublé, qui ont tous vécu un échec par rapport à l'école. Un ou deux étaient en décrochage scolaire.

CT: C'est un âge extrêmement complexe. Ils sont au démarrage de l'adolescence, ils sont bombardés d'hormones de tous types, donc tout change dans tous les sens, c'est vrai, c'est une réalité physiologique. Ils commencent à se rendre compte de ce qui se passe autour d'eux. Ces jeunes entendent des messages que disent les adultes, les grands frères, les cousins, les gens qu'ils croisent dans la rue. Tout ça se mélange en même temps dans leurs esprits. Ce sont des élèves

extrêmement fragilisés et très sensibles.

**Jean-Marie Dubetz : Et le choix du slam?**

MM: J'ai senti chez les enseignantes, l'envie de les valoriser et de les faire écrire personnellement, sur une difficulté qu'ils ont pu traverser ou sur quelque chose de positif qui leur est arrivé.

CT: Le premier objectif de ce projet était que l'élève se rende compte de l'importance de pouvoir s'exprimer, de trouver des moyens différents de ceux qui sont habituellement à sa portée. C'était aussi un moyen pour pas mal d'entre eux de sortir de leur coquille, de faire quelque chose qui leur semblerait impossible autrement et d'augmenter la confiance qu'ils ont en eux.

**CG : Quel constat avez-vous fait suite à la première année d'expérience?**

CT: Les élèves s'ouvrent, se dépassent, échangent avec leurs enseignants, échangent entre eux et ça permet de créer une dynamique très positive au sein de la classe. Ça permet de remotiver certains élèves. Ces échanges particuliers permettent de rencontrer vraiment la personne. C'est quelque chose qu'on n'a pas souvent l'occasion de faire. Ça permet de comprendre la dynamique de l'élève, les difficultés qu'il rencontre, et parfois de mieux l'aider.

## DEUXIEME ANNEE, LES EVENEMENTS DE PARIS

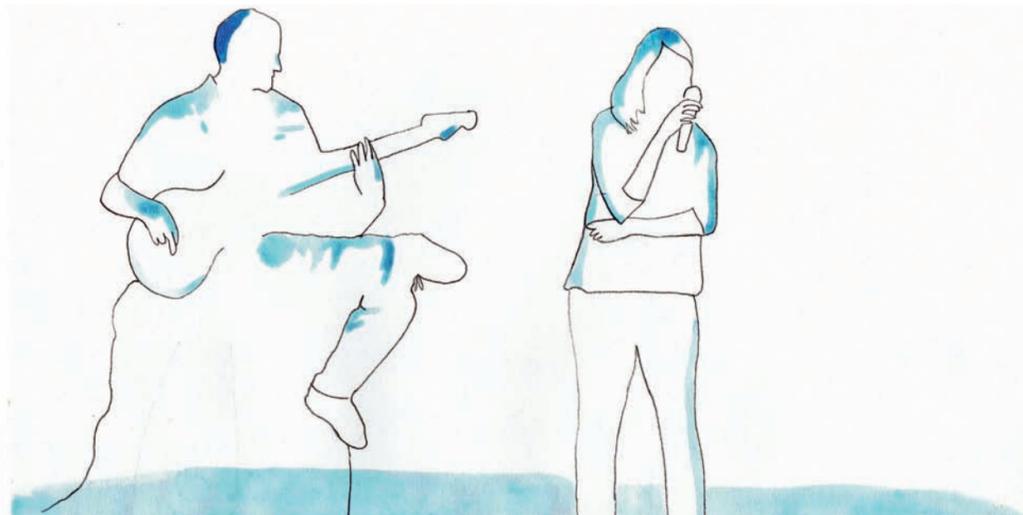
**Hélène Cordier : Comment ça s'est passé pour vous?**

CT: On s'est rapidement posé des questions sur la façon dont on allait réagir dans l'école. La chose que nous avons faite officiellement en tant que direction a été de transmettre un courrier aux enseignants, qu'ils étaient libres de transmettre à leur tour aux élèves s'ils le souhaitaient, exprimant notre point de vue, c'est à dire: "A nos yeux nous ne sommes pas Charlie, nous ne sommes pas dans la provocation, mais nous sommes pour la liberté d'expression et nous rejetons toute forme de violence quelle qu'elle soit." On a voulu préserver les enseignants. Ceux qui avaient suffisamment d'aisance face aux élèves n'ont pas hésité à en parler et nous avons invité ceux qui l'étaient moins à éviter d'avoir des discours là-dessus. A part quelques petites

provocations, on n'a pas eu de révolte, ni de cris dans les couloirs ou dans la cour de récréation. Je n'en reviens toujours pas aujourd'hui.

## DÉMARRAGE DE L'ATELIER

MM: C'est vrai que le matin du premier jour de stage, c'est une des premières choses dont on a parlé, évidemment. C'était la chose dont tout le monde parlait d'ailleurs. Je me suis demandé si ça allait prendre une place dans cet atelier, si ça pouvait prendre une place? On a été très prudents. On ne vou-



lait pas à tout prix en parler, parce que nous-mêmes, on avait du mal à nous positionner par rapport à l'événement. On manquait de recul. On était trop en réaction. Les élèves, qui sont pour beaucoup issus de communautés maghrébines, musulmanes étaient aussi en réaction, disant: on nous accuse! C'est sur nous que ça retombe! Il y avait vraiment une tension.

Gaspard Herblot: Le premier matin, j'ai présenté aux élèves ma vision du slam, les objectifs de la semaine. Quand on a fait un premier brainstorming autour du thème de la carte postale (le thème de PdL cette année), la thématique de ces attentats est ve-

nue, Charlie Hebdo... et j'ai laissé une place à ça. Ce qui ressortait était la même chose que ce que je pouvais lire sur internet. Tout le monde ne l'affichait pas ouvertement mais certains disaient: "Ils l'ont bien cherché", d'autres: "Quand on assassine des gens dans des pays musulmans on n'en parle pas. Là, on a tué quelques personnes et c'est relayé à fond". Et puis après, plusieurs personnes sont venues avec la théorie du complot disant que les attentats servaient des politiques de durcissement sécuritaire.

**CG : Est-ce que tu as mis en place quelque chose de particulier par rapport à cette situation ou est-ce que finalement tu as démarré l'atelier de la même façon que d'habitude?**

GH: J'ai laissé un espace pour ça, puis j'ai ramené au travail d'écriture. Après, quand les élèves se sont retrouvés en sous groupes pour approfondir une thématique, c'est revenu sous forme d'allusions dans certains textes. Mais ça n'est pas devenu l'élément central de la semaine.

## REMETTRE EN QUESTION L'ATELIER?

**CG : C'est courageux dans un moment si électrique d'avoir maintenu le stage.**

CT: Ce n'est pas une question de courage. S'il y avait eu des tensions, c'est peut-être là qu'on aurait pu faire discuter les élèves entre eux.

**HC : C'est quand même une prise de risque de laisser l'artiste se retrouver face à une parole qui pourrait tout à coup être submergée d'émotion ou de révolte.**

CT: Il n'est pas seul. Il est accompagné d'un enseignant qui connaît bien ses élèves. Mais effectivement, il est aussi exposé à ce genre

de choses. Tonino et Gaspard sont deux artistes en qui j'ai confiance. Les échanges que j'ai pu avoir avec eux, m'ont permis de sentir que ce sont des gens ouverts, sensibles, empathiques. Où serait le problème alors? Ils sont à l'écoute et ils peuvent aussi s'appuyer sur l'expérience des enseignants et leur propre expérience pour faire face à de telles situations. Et si vraiment quelque chose ne se passait pas convenablement, il n'était pas trop tard pour intervenir.

**HC : Est-ce que en tant qu'organisateur PdL tu as remis en question le déroulement de l'atelier?**

MM: Non, ça ne me semblait pas être une solution, au contraire. Je voulais continuer à promouvoir l'expression et ne pas dire: finalement on stoppe tout.

**CG : Quand tu dis "au contraire", tu veux dire que la violence de l'événement ne devait pas couper la création?**

MM: C'est ça, tout à fait. Ça m'aurait paru injuste.

## PEURS

**CG : Tu parlais de la tension entre les adultes et les ados?**

MM: Oui, je pense que les enseignantes, et même moi, tout le monde avait un petit peu peur de mettre tout ça sur la table, à nu, sans avoir réfléchi à comment on pouvait amener la discussion de manière intelligente, sans être dans l'émotion. Je pense qu'on était tous très fort dans l'émotion. On a commencé l'atelier comme prévu. Les slameurs sont venus avec le thème de la carte postale, ils sont arrivés avec des mots, comme voyage, avec des choses complètement différentes et c'est vraiment de manière sous-jacente que les événements sont ressortis.

**CG : Tu parlais de la révolte des élèves, cette sensation qu'on les regarde de travers.**

MM: Ça je l'ai senti, peu à peu. J'ai senti qu'ils se sentaient critiqués par rapport à leur religion, jugés. Il y a eu beaucoup de textes d'ailleurs qui parlaient de la religion. Est-ce que c'était lié aux événements ou pas? Certains écrivaient: moi je suis fier d'être musulman et je crois en ces valeurs.

**JMD : As-tu envisagé un phénomène de leader qui aurait entraîné le groupe à aller dans un seul sens?**

MM: Oui, des leaders négatifs, dans tous les groupes, c'est quelque chose qui peut arriver, qui peut emmener vers des idées bien précises et fermer le débat. C'est un risque. Mais j'ai l'impression que le processus proposé par les artistes essayait à tout prix d'éviter ça. Ils passaient par des chemins qui ont permis à chaque ado d'écrire vraiment ce qu'il avait envie de dire.

## CONSTRUCTION DU CADRE

**CG : Comment démarres-tu? Comment quittes-tu l'espace de discussion?**

GH: On a regroupé des thématiques et les élèves se sont mis par petits groupes. Ils les ont creusées pour arriver ensuite à en dégager de plus personnelles. Une fois qu'il y a eu une espèce de vivier de mots, je leur ai proposé différentes portes d'entrées formelles. On les a abordées par la lecture en considérant d'autres textes de différents styles. On est allé voir du côté du rap qui est proche de la poésie au sens où il y a des contraintes métriques, des contraintes phoniques, la versification. J'avais des portes d'entrée autour du souvenir: écrire autour d'un flash, d'un moment fait d'impressions, de sensations qu'on collecte, qu'on regroupe et qui peuvent servir à écrire un texte poétique, en prose ou en vers.

Il y avait aussi le terrain de la description d'une image: dans une image, il y a des couleurs. Le jaune, par exemple, à quel type d'émotion est-il lié? Avancer par association d'idées...

En gros, le premier jour ça a été: faire naître de la matière et donner des pistes formelles. Essayer aussi de les conscientiser sur le fait qu'on peut écrire comme un reporter, comme un poète. On peut prendre une posture et les amener à faire le choix de la leur.

**CG : Sachant que derrière ces consignes, il y avait l'autorisation d'aller puiser dans un terrain intime.**

GH: Et justement, j'en reviens au slam: l'idée c'est de donner de soi, d'aller vraiment parler de choses qui nous touchent, essayer de trouver des sujets dont on n'est pas trop détachés, qu'on a envie de porter avec ses tripes. Mais il y a aussi l'autorisation d'être dans quelque chose de ludique, de s'amuser. Ça a donné, par exemple, un texte sur les extra-terrestres et un voyage dans l'espace. Il y a aussi la notion de prise de parole orale. On écrit un texte qui est destiné à être dit. Donc comment, dans la rédaction, on va prendre en compte tout ce qui est adresse directe au public? Présentification? Raconter au présent ou pas? J'ai essayé de les inciter à prendre tout ça en compte.

Ce qui est difficile, c'est le moment où on se confronte seul à sa feuille. Il y en avait qui partaient tout seuls sans qu'on doive les accompagner, d'autres à qui il fallait donner sans arrêt des pistes pour écrire et même parfois leur écrire une phrase pour leur mettre le pied à l'étrier.

**HC : Et à ce moment-là, ils ont accepté les consignes?**

GH: Oui, et puis il y en avait souvent deux, trois qui ne savaient pas encore quoi faire et qui restaient face à leur feuille, qu'il fallait



vraiment accompagner individuellement. Par exemple, il y avait un garçon qui n'y arrivait pas du tout et qui restait coincé. Je me suis assis, je lui ai demandé: "Tu viens d'où? Quand est-ce que tu es arrivé?" "Je suis arrivé du Niger en juin 2012." "Qu'est-ce que tu as vu en descendant de l'avion?" "J'ai vu ça, j'ai vu ça..." "Qu'est-ce que vous avez fait ensuite avec tes parents?" "On est allé là." "Pourquoi vous êtes partis du Niger? De quoi te souviens-tu de là-bas?"... J'ai noté ses réponses. Je lui ai demandé de lire et il a lu en pleurant. Il n'en avait jamais parlé à personne.

**L'ESPACE DE L'ART A L'ECOLE**

**CG: Tu convoques des choses intimes dans un cadre, l'école, qui a plutôt tendance à les mettre à distance.**

G H: On leur dit que c'est vraiment l'occasion de sortir de ce cadre-là, de donner autre chose.

**CG: Et en même temps il faut pouvoir l'exprimer dans un espace collectif, sous le regard des autres.**

G H: Il y a ce passage entre ce qui est écrit sur la feuille et ce que je vais oser partager avec le groupe, et ça c'est très difficile. Ce sont des choses gardées, qui d'un coup sont partagées. Il faut créer un climat de confiance, former une petite famille au sein de la classe. Créer un cadre dans lequel ils se découvrent et crever des abcès.

**CG: Les outils littéraires permettent de mettre une distance?**

G H: Oui, et en même temps, la jeune fille qui est venue parler de la violence de son père, l'a fait de manière crue, très directe. Elle est venue le dire devant toute la classe. C'était proche du journal intime, mais ça lui a permis de s'en décharger et de s'en séparer.

**HC: Et tu lui amènes la conscience de ce qu'elle est en train de faire?**

G H: Oui, je lui ai demandé si elle voulait vraiment partager ça. Pour moi c'est bien que ça puisse prendre cette place là, qu'on ne se protège pas toujours. Je les responsabilise et c'est eux qui prennent la décision de partager ou non cet intime.

**HC: Est-ce que tu as remarqué chez les autres un im-**

**pact de ce dévoilement?**

G H: Ça a créé du rapprochement. Ça a créé forcément de la compassion et il y a des rapports qui se sont assouplis.

**HC: Il y a l'espace un peu particulier de l'art à l'école. On demande quelque chose de paradoxal: faire émerger une parole inhabituelle, dans le cadre scolaire.**

C T: Je suis tout à fait d'accord avec le fait que le contexte soit très particulier et très paradoxal, c'est le mot que vous employez. Quelles sont nos attentes? C'est de continuer à être confronté à quelque chose de différent. C'est très bien qu'ils se trouvent dans des situations paradoxales justement, dans des situations où ils doivent trouver en eux, en leurs camarades ou en leurs accompagnateurs, les ressources qui leur permettront de se développer et d'apprendre.

**HC: Ça leur permet de déstabiliser un peu leurs aprioris sur l'école?**

C T: On essaie de faire d'eux des citoyens participatifs, responsables et indépendants, et en même temps, on leur demande de respecter un système, de ne pas nécessairement se poser de questions. Donc, on a des missions paradoxalement antonymes. Nous, dans le cadre, on peut facilement les former, leur apprendre une discipline, la rigueur... etc, et l'atelier slam leur permet d'avoir aussi l'aspect un peu frondeur, poseur de questions et je pense que c'est essentiel, ça contribue à accomplir notre mission.

CG: En réfléchissant, on a dessiné des graphiques avec des ensembles: il y a le slam, Pierre de Lune, l'école avec la direction, les élèves, les profs et il y a un endroit où tout se croise. On tente d'y laisser vivre ce côté frondeur, poseur de questions, inventeur, de le faire tenir dans un cadre commun celui de l'école. C'est vrai que c'est un moment très particulier parce qu'il faut parvenir à un équilibre entre tous ces éléments en présence.

C T: Ce genre d'activité n'est pas une liberté totale mais au moins c'est un espace où on pousse à être déstabilisé et à regarder les choses d'un autre œil. Je pense que c'est essentiel.

**SORTIR DES CLICHÉS**

G H: Certaines filles ont amené le thème des religions. Elles souhaitent que l'on dépasse ces clivages de communautés, le schéma simplificateur guerre Islam-Occident et souhaitent rappeler que l'Islam, au fond, est un message de paix. L'idée est venue qu'il fallait se battre ensemble pour créer la paix. Ça peut paraître paradoxal de le dire comme ça mais il faut faire des efforts en nous-même et entre nous pour désamorcer les mécanismes qui mènent à la violence. Il y avait clairement la volonté d'un message de paix et de raison. Mais il y avait aussi une rancœur qui s'exprimait à travers des textes sur le racisme. Les filles surtout y témoignaient la souffrance du regard qu'on porte sur elles. Elles ressentent, dans le regard des autres, une pression liée à leurs origines. Les garçons aussi disaient qu'ils ressentaient fortement les aprioris. C'est ressorti en fin d'année, aux présentations au Botanique, au moment de la rencontre avec les autres écoles. Les profs ont remarqué un complexe de leurs élèves et la crainte qu'ils aient un moins bon niveau de langage que les autres. Ils ont été impressionnés par les groupes de théâtre qui connaissent mieux leurs textes.

**HC: Comment faites-vous pour lutter contre ces aprioris?**

C T: En arrivant dans cet établissement, c'est quelque chose que j'ai fort mesuré: l'apriori. On a beau se dire ouvert, tant qu'on ne s'est pas confronté aux personnes, on a des aprioris terribles. Pendant longtemps, c'était difficile de ressentir ça.

G H: Je pars du principe que chacun a une grande richesse à partager. Je sais qu'il y a chez eux de la sensibilité. J'ai pas mal d'amis marocains et breakers et je connais la manière dont ils se sentent perçus. J'arrive à montrer aux élèves que j'en suis conscient et je reconnais que c'est vrai, il y a une discrimination qui existe, mais on peut la dépasser par l'attitude et le rapport à autrui. J'essaie donc de créer un climat d'humanité et de dépasser les côtés scolaires et discriminatoires. Ça ouvre un espace où l'on peut vraiment échanger, se livrer, se re-rencontrer, s'autoriser à dire des choses...

**FAIRE BOUGER LE REGARD**

**CG: Est-ce que, dans les textes des jeunes, tu as entendu des voix différentes, d'autres manières de dire?**

M M: Certainement, en une semaine, il y a eu une évolution dans leur manière de voir les choses. C'est à ça que ça sert, l'art à l'école.

**CG: Et tu crois que la technique littéraire qui nous oblige à choisir des mots et à les mettre dans un**

**ordre plutôt que dans un autre, à leur donner du rythme, peut aider à affiner une pensée, un positionnement?**

M M: C'est une manière de le faire oui. Je me retrouve devant une page blanche et il y a un moment de questionnement sur ce que j'ai envie de dire, quel mot je vais choisir pour le dire. C'est quelque chose que les slameurs ont vraiment essayé de travailler avec les élèves. Ce n'est pas forcément évident parce qu'ils ont tendance à écrire comme ils parlent et c'est difficile de retravailler ensuite, de réfléchir à ce choix des mots.

**HC: Qu'est-ce qui fait moteur pour toi dans un moment comme ça?**

M M: C'est ce qui fait moteur au quotidien à Pierre de Lune: pouvoir s'engager dans ce projet collectif. Même si c'est un projet d'écriture personnelle, c'est aussi un projet collectif, de partage de l'écriture, de la parole de chacun. C'est un partage, une mise en danger devant l'autre. Ce sont des choses, justement, à mettre encore plus en avant dans ces moments-là. Ils ont travaillé ensemble, chacun a écrit un texte, y a mis des choses en lesquelles il croit. "Peut-être que toi tu n'es pas d'accord avec ce texte, peut-être que tu n'es pas d'accord avec mon avis, mais on est en train de le partager." Il n'y a pas rediscussion des textes. Je ne sais pas si c'est un manque ou pas. Il y a un parti pris des artistes de ne jamais remettre en question ce qui a été écrit, les choses sont entendues mais ne créent pas un débat.

**CG: Ça voudrait dire que les textes ne sont pas commentés comme étant bon ou mal, mais poussés dans une direction littéraire?**

M M: Rediscuté dans la forme, oui.

**CG: Ça me fait penser à un rapport polyphonique à un événement, plusieurs voix parlent d'un même temps, à un même moment.**

M M: J'écris de là où je me trouve en ce moment, que ce soit en rapport avec les événements ou pas.

**HC: Est-ce une des missions de l'art à l'école?**

M M: Pour moi oui.

G H: Ce qui est délicat dans l'art à l'école, c'est de savoir où sont les limites de ce que l'on peut exprimer en atelier slam. Il y a une violence qui est vécue par les élèves vis à vis de l'institution scolaire et parfois dans le rapport prof/élèves. Cette oppression-là, ce manque de liberté, comment peut-il s'exprimer, dans le cadre de l'art à l'école? C'est clair qu'il faut mettre des limites. Il y a quand même des zones où l'on ne pourra pas aller. Dans le slam, il y a une culture de la contestation contre l'institution qui peut être faite parfois bêtement, parfois intelligemment. Mais ça met le doigt sur de vrais dysfonctionnements, des vraies injustices et des choses à réinterroger et à remettre en question. Et là dans ce cadre, c'est délicat.

**CG: Ce sujet est mis de côté. C'est un peu tabou.**

G H: J'admire tous les profs qui ont le courage de faire leur boulot. Mais il y a une violence, et ils la transmettent parfois sans arriver à sortir de ce mécanisme. Ça crée un vrai enjeu, à tout atelier artistique, de venir à certains endroits pour y retrouver du dialogue. C'est super délicat. Ce dialogue tente de mettre fin à une relation de pouvoir qui s'est instituée et qui est nécessaire ou pas. Pouvoir installer un vrai dialogue tout en restant dans le respect et en ne désamorçant pas les relations de hiérarchie qui ont été mises en places.

**CG: On ne va pas changer l'organigramme ni l'organisation mais on va peut-être changer le regard. Ce que disent les enseignants, c'est que, d'un seul coup, ils ont vu un élève comme ils ne l'avaient jamais vu, et, alors qu'ils pouvaient se braquer sur lui, ils ont perçu quelque chose qu'ils n'auraient jamais pu imaginer.**

G H: Mais, pour les profs, c'est plus dur de montrer un autre visage. Ça peut casser la notion de hiérarchie, la distance nécessaire. C'est la question de la mise en danger. C'est ça qui est difficile: réussir à instaurer un cadre en respectant la notion de hiérarchie.

**VIOLENCE**

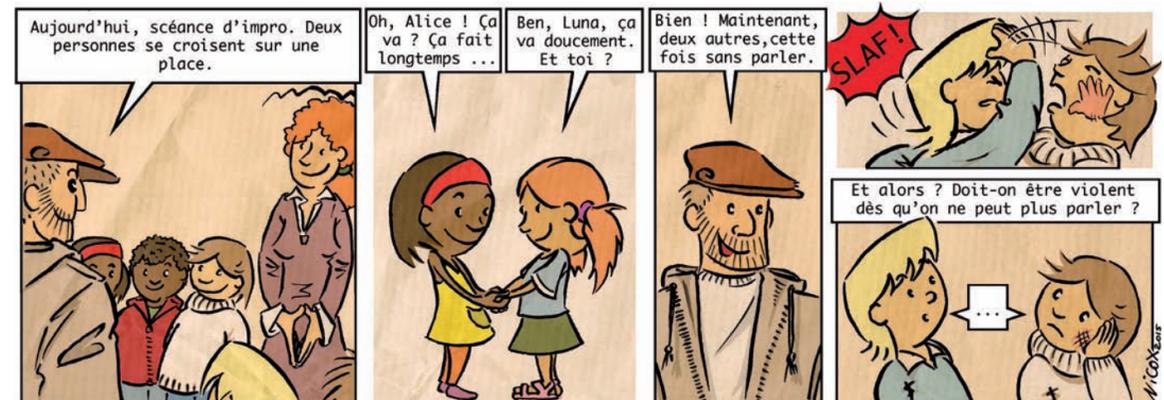
G H: Quand on commencé les ateliers slam la seconde semaine, il y a eu les attentats à Verviers. Ils mettaient à jour des réseaux de djihadistes en Belgique. Dans le quartier, des gens ont été interpellés. Certains élèves entendent autour d'eux des discours pro-djihadistes. C'est là, à côté de nous, présent, et en même temps, c'est très délicat d'en parler, de percer les abcès. Certains pensent que les Etats-Unis ou l'Europe amènent dans les pays africains cette violence et que leur domination doit cesser... qu'il est temps que cela se renverse et que ça va se faire dans la violence. C'est présent chez les jeunes, ça circule et ce n'est vraiment pas évident de trouver des arguments valables pour désamorcer ça.

**HC: Est-ce que vous pensez que l'atelier slam a permis de canaliser une certaine violence par rapport aux événements?**

C T: C'est moins la question d'avoir réussi ou non à enrayer la violence mais bien de savoir si nous sommes parvenus à les faire s'interroger sur l'utilisation de la violence. Et moi je pense que oui.

G H: La violence prend sa source dans le manque de communication, de choses que l'on n'arrive pas exprimer. L'atelier slam a une vocation pacificatrice. Il permet de parler de choses dont on ne parle pas forcément. Ça permet de créer du rapprochement ou de se décharger de tout ce qu'on ne peut pas exprimer. Il y a une fonction cathartique.

*Hélène Cordier, Claire Gatineau.*



# L'art plastique, révélateur ou détonateur ?

**E**n septembre 2015, invitée par Pierre de Lune, une classe de septième de l'Athénée Royal d'Auderghem est allée visiter l'exposition de Patrick Guns intitulée *I know a song to sing on this dark, dark night*. Vécue au Musée des Arts Contemporains du Grand Hornu, cette journée mêlant visite et rencontres a débouché quelques temps plus tard sur un débat dont les échanges ici reconstitués slaloment entre la découverte des œuvres du plasticien belge, la fonction de l'artiste et le rêve de se former aux métiers du théâtre.

**Pierre de Lune : Pour des étudiants qui préparent l'examen d'entrée dans une école de théâtre, visiter l'exposition d'un plasticien, était-ce vraiment important ?**

Stéphanie : J'ai été touchée. Quoi de plus important ? L'objectif de tout artiste est de toucher la personne pour que son message puisse passer ! Avec ses ossements en feu, son arbre déraciné, ses derniers repas pour condamnés et son bonhomme Bic épuisé, Patrick Guns a réussi !

**Les aventures à l'encre bleue d'un p'tit gars à tête rondouillarde, c'était pourtant plaisant à regarder...**

Tamara : Même si le bleu omniprésent n'est pas aussi violent que le rouge, moi j'ai vu de la violence partout ! Qu'il soit frappé, qu'il se retrouve au casino ou pendu à un fil, ce personnage est loin d'être anodin !

Julie : Si le suicidé représente la société prête à jeter ce Bic devenu inutile, moi il m'a plutôt fait penser à une victime du harcèlement sur facebook. Dès notre prime jeunesse, on est formaté par notre société. Que ce gars en culottes courtes soit poignardé ou pendu, cela reste hyper-violent !

**Stéphanie a évoqué un mur envahi par les flammes. Les ossements entourés de rouge et d'orange vous disaient-ils aussi quelque chose ?**

Micke : Le nom de Yahvé écrit avec des os m'est apparu clairement. Pour le reste, il m'a fallu les explications du guide pour renforcer ma compréhension.

Tamara : "Yahvé a chaud au cul" : cette phrase à déchiffrer se voulait provocante. Tout dépend bien sûr de la manière de prendre les choses. Moi j'aime la provocation mais en même temps je suis croyante. Je pense que dans certaines circonstances, il faut du respect !

Eléonore : Il y avait sans doute l'intention de se moquer des religions. Ce nom du dieu juif dans les flammes, cela m'a plutôt fait penser à la Shoah et aux fours crématoires. Certains riront mais cela peut être perçu comme une œuvre de mémoire pour nous demander de ne pas oublier le passé.

Tamara : Ce qui me paraît frappant c'est la référence faite à plusieurs œuvres antérieures : "La Joconde à la moustache" de Marcel Duchamp rappelle l'intérêt d'oser la dérision, "Le radeau de la Méduse" de Géricault met sur la piste des naufragés d'une barque éclatée. Reprendre une œuvre et la modifier, c'est positif. Cependant, il m'est arrivé de ne

pas comprendre. Que penser de cette vidéo de l'artiste qui plonge sa tête sous terre et récite des verbes d'action ? Je ne sais pas et malgré cela, je préfère une œuvre qui n'est pas tout à fait claire. Elle me permet de me faire ma propre opinion.

Eléonore : D'accord pour une forme d'opacité. Pourtant, qu'il est bon parfois de se laisser aller vers la beauté d'une œuvre directement lisible. J'ai vu récemment une pièce complexe : intéressant mais fatigant ! Quel contraste ensuite avec *Le tour du monde en 80 jours* au Théâtre du Parc. Cela m'a fait du bien de prendre plaisir sans devoir trop réfléchir !

Monika : Quand l'œuvre n'est pas claire, il y a quand même un risque de mauvaise inter-

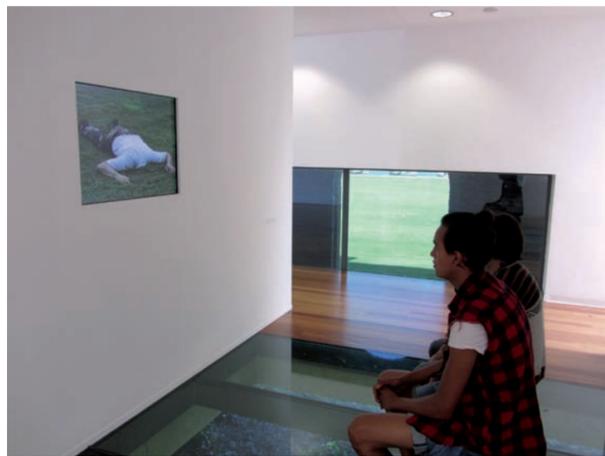
prétation. N'est-ce pas ce qui est arrivé avec la philosophie de Nietzsche quand les nazis l'ont exploitée à leur manière ?

Océane : Ce nom de Yahvé dans les flammes ne permettait-il pas de faire un lien avec l'attentat au Musée juif de Bruxelles ?

Guy : Rappelez-vous, nous avons visité l'exposition en septembre, avant le retour de la question du blasphème et de l'attentat contre Charlie Hebdo ! Comme bien des artistes, Patrick Guns capte ce qui est dans l'air ambiant. Ancrée dans l'actualité, son œuvre présente un aspect prémonitoire.

Stéphanie : C'est troublant, même s'il dit qu'il ne veut pas faire passer de message, dans ces œuvres, moi je lis des messages. Il parle de nos peurs !

Tamara : Je ne partage pas ton avis. Patrick



Guns veut laisser chacun choisir son interprétation. C'est à toi de te faire ton opinion.

Micke : Toutes ses œuvres ont en effet un rapport avec ce qui se passe actuellement, comme par exemple ces morceaux de barque en suspension. Comment ne pas penser aux problèmes d'émigration ? Quand j'ai vu la vidéo de l'artiste la tête enfouie sous terre, j'ai pensé à l'homme qui étouffe dans notre société. Nous subissons une telle pression, alors on se cache ! C'est vrai que l'artiste m'aide à me faire mon opinion, il me laisse le choix de réagir ou pas.

Stéphanie : Même s'il se dit apolitique, Patrick Guns délivre beaucoup de messages

politiques. Il aborde la question des victimes, des réseaux sociaux, de l'oppression, en bref tout ce qui nous touche actuellement. Il ne fait certainement pas de l'art pour que ce soit joli !

**Est-ce qu'il n'y avait cependant pas de la beauté dans certaines des œuvres exposées ?**

Tamara : Oui, de la beauté et une forme de poésie aussi. C'était le cas pour le mobile du bateau éclaté. Les côtés des morceaux dorés me faisaient penser à l'Eldorado. C'était joli.

Monika : Il y a certainement quelque chose de beau à partir d'un élément tragique. Fort contraste entre la beauté et l'horreur ! Bien sûr, l'artiste prend de la distance mais face à certaines réalités glauques, il enjolive un peu.

Julie : Face à la réalité, on ne peut pas toujours enjoliver. Je me souviens d'une pièce de théâtre où le personnage tuait sa victime sur scène. C'était plus fort qu'une scène un peu similaire dans une autre pièce où la tor-



ture était seulement suggérée.

Monika : Moi je pense l'inverse. C'est la scène se contentant d'évoquer qui était beaucoup plus forte. Le fait de ne pas dire ou montrer la violence permet de se l'imaginer.

Julie : Quand on ne montre pas, on risque de mal interpréter.

Eléonore : Je n'aime pas quand on veut montrer directement la violence. On se retrouve dans la position du voyeur.

Stéphanie : Tu as raison, quand on ne montre pas, c'est beaucoup plus violent car cela touche notre imaginaire. Un film d'horreur me frappe plus fort quand le monstre n'est que suggéré.

Tamara : Les gens ne posent plus de questions quand tout est explicite. Comment est-il possible d'être blasé devant un corps mort ?

**La préparation d'une mise à mort peut-elle également rendre insensible ? Comment avez-vous perçu ces photos du dernier repas du condamné ?**

Stéphanie : Etrangement, nous avons été plusieurs à voir tout de suite des références à l'enfance. On ne savait rien des raisons de ces condamnations mais la demande d'une tarte



aux pommes fait songer à l'innocence, aux gâteaux d'anniversaire de l'enfance. C'était touchant. J'ai souri, étonnée, en découvrant que l'un des condamnés demandait du Coca Light comme s'il songeait encore à sa santé à l'heure de mourir !

**Y aurait-il une manière douce d'évoquer la proximité de la mort ?**

Tamara : Pour évoquer le tragique, il faut savoir prendre distance, placer un peu de légèreté, oser un brin d'humour. Il faut permettre au spectateur de respirer pour ne pas fuir !

Stéphanie : Le repas bio réclamé par le condamné, c'est vrai, cela m'a fait rire !

Guy : Une mise à distance est nécessaire même si chaque détail pouvait rendre sensible la violence. J'ai été frappé par les photos des cuisiniers apparaissant assez fiers de leur réalisation. Quel contraste !

Océane : La couleur blanche du couloir d'exposition était si froide ! Elle aussi m'a fait penser à la mort.

Monika : Dans l'alignement des photos, moi j'ai vu des cellules. Chaque menu imprimé avec une typographie différente personnalisait le condamné. D'une certaine manière, il était présent. Cette forme de mise en scène avec ce couloir de la mort accentuait la violence de la situation. Je me sentais mal à l'aise.

Eléonore : Tout ce blanc, cet afflux de lumière m'a aussi fait penser à l'hôpital, aux milieux aseptisés, à un asile. Cela m'a fait peur. Oui, la peur était palpable, je sentais fort l'oppression.

Tamara : Ce sentiment d'oppression, je l'ai retrouvé face aux images de l'artiste se faisant enfermer dans une cage avec une lionne. Cela m'a fait penser à l'exposition *Body Talk* que j'ai visitée au Wiels. Une artiste africaine s'était enfermée nue dans une cage pour attirer notre attention sur la condition de la femme africaine. J'ai repensé à cette expérience en découvrant le travail de Patrick Guns. Entre ces deux démarches, j'ai vu un lien possible.

**Y aurait-il aussi des liens entre la démarche de création de Patrick Guns et celle de certains auteurs de théâtre ou metteurs en scène actuels ?**

Tamara : Sans doute. Patrick Guns ne dit pas clairement ce qui se passe, il offre seulement des indices. C'est également le cas avec la pièce *Pour rire pour passer le temps* de Sylvain Levey. Il ne donne pas de nom à ses personnages qui ne sont signalés que par des numéros. Comme il y a peu de didascalies, il faut deviner. Plasticien et metteur en scène amènent le spectateur à trouver des

réponses aux questions qu'il se pose.

Guy : C'est parfois la scénographie qui s'avère oppressante. Appelez-vous *Notre peur de n'être*, la pièce de David Murgia vue au National. Quelle superposition d'histoires ! C'était au spectateur à chercher certaines intentions.

Julie : L'artiste offre la possibilité d'une catharsis. Il permet de reproduire quelque chose qu'on ne peut pas faire dans la réalité. Sur scène, on peut laisser sortir sa violence.

Océane : N'oublions pas qu'il a aussi pour fonction de divertir. S'il veut partager ses émotions, il doit aussi donner envie à ceux qui ne s'intéressent pas à l'art de s'y intéresser !

Julie : D'accord sur ce point. Quand je serai sur les planches, je voudrais arriver à cibler ceux qui ne sont pas touchés par l'art, que ce soit par un théâtre itinérant ou toute forme de théâtre populaire. La remise en question, c'est bien, mais il ne faut pas toujours que ce soient les mêmes qui se remettent en question.

Benoît : L'artiste offre-t-il simplement un reflet de ses illusions ou de la société ? Certaines œuvres de Patrick Guns me sont apparues comme un gros titre dans un journal : j'en fais ce que je veux.

Julie : Tout artiste cherche à partager son senti sur les choses. Parfois il s'agit de plaisir, parfois de douleur comme le montre bien Frida Kahlo. Une forme de violence peut être sous-jacente.

Adrien : L'important, c'est qu'il procède à un partage d'homme à homme. Il n'est pas toujours obligé de prendre position.

Monika : Le comédien est là pour faire voyager le spectateur. En cela son art est semblable à la poésie. Baudelaire nous emmène dans une autre réalité.

Tamara : Moi je voudrais faire réagir par la provocation. Tant mieux plus tard si les gens se lèvent dans la salle avec l'envie de me frapper. Je tenterai de faire réagir par des thèmes qui font polémique.

Stéphanie : Mon urgence se résumera à faire passer un message de manière à ce que les gens se posent eux-mêmes des questions.

Benoît : Mon désir ? Vivre plus tard de ma passion. Comédien, je serai là pour le public. J'ai envie de faire ce métier pour être heureux !

Jean-Marie Dubetz.

Étudiants : Tamara Achraf, Micke Brouwers, Océane Davin, Margaux Delvaux, Julie Devlamingo, Benoît Finschi, Eléonore Hardenne, Julie Podgorski, Stéphanie Rizzo, Monika Szum, Léa Tsimba, Adrien Varsalona. Enseignant : Guy Bertholomé.

# L'histoire de l'art pour lire le présent

Le 19 septembre 2014, répondant à la proposition du service culturel du Mac's (Musée des Arts Contemporains), Pierre de Lune a invité plus de 200 élèves du secondaire et du supérieur à rencontrer un plasticien belge et son œuvre. Quatre écoles bruxelloises ont répondu à l'appel pour se rendre sur le site du Grand Hornu et vivre une journée peu banale. Les jeunes visiteurs ont eu la parole. L'historienne de l'art à l'origine de l'initiative, Joanna Leroy, complète notre tour d'horizon.

## Jean-Marie Dubetz: Pourquoi avoir choisi Patrick Guns comme plasticien à découvrir ?

Joanna Leroy: Il nous semblait que les questions d'actualité, la violence dont traite Patrick Guns avec un impact visuel très fort, de l'humour et du cynisme pouvaient interpeller des adolescents. A les entendre poser des questions aux guides à propos de la série sur les détenus et leur dernier repas, j'ai pensé que ça pouvait avoir du sens.

## Traiter de la violence via des œuvres, une urgence ?

Cela me paraît plus qu'urgent et c'est d'ailleurs une des grandes préoccupations des artistes aujourd'hui. Je pense à Francis Alys, cet artiste belge, auteur notamment de *Gibraltar focus*. Cette vidéo présente des enfants de part et d'autre du détroit, en Espagne et au Maroc. Ils ont chacun un bateau fait à partir d'une vieille sandale et les regardent se rejoindre. Cette vidéo fait partie d'une installation importante avec des cartes géographiques montrant les flux migratoires. C'est une manière d'avoir un regard autre sur l'actualité. Cela permet de rentrer dans le sujet par une voie détournée.

## Que des formes de beauté, de poésie, mais aussi d'horreur soient présentes en juxtaposition, serait-ce propre à notre époque ?

Le travail de Patrick Guns est ambigu. Certaines œuvres présentent une forme de beauté alors qu'en retrait, de manière un peu insidieuse, se tapit la violence. Cela renvoie probablement à la manière dont on vit tous ces sujets actuellement. Derrière une espèce de décor en carton-pâte se cachent bien des difficultés. Il suffit de voir l'impact du monde publicitaire sur la vie, c'est troublant. La télé-réalité nous renvoie aujourd'hui à Andy Warhol qui déclarait très cyniquement, déjà dans les années soixante, qu'un jour chacun pourrait avoir sa minute de gloire! Nous en sommes arrivés à une espèce de société du spectacle où tout est mis en scène. En arrière-fond se cache la misère. Dans les années cinquante, les actionnistes viennois répondaient aux horreurs de la guerre 40-45 par des performances elles-mêmes très violentes qui vont jusqu'à mimer publiquement l'automutilation. Cette réaction radicale et agressive était propre à leur époque. Certains artistes d'aujourd'hui répondent de façon moins immédiate et évoquent ainsi la façon dont la violence s'infiltré dans notre

société, c'est-à-dire de manière bien souvent insidieuse.

## Patrick Guns propose différentes formes d'expression artistique. Des variations fruit d'une théâtralisation ?

Il cherche le médium le plus adapté à ce qu'il a envie d'exprimer. Pour évoquer la violence du système judiciaire américain qui va jusqu'à placer sur le site de l'État du Texas les derniers repas choisis par les condamnés à mort, il choisit la photographie. Pour parler du drame des migrants morts à proximité des côtes d'Italie, il opte pour une installation sculpturale qui rappelle le mouvement et le déplacement. L'allusion à la société de consommation se fait à travers le célèbre BIC qui devient le sujet d'une série de dessins. Je ne parlerais donc pas vraiment de théâtralisation, mais plutôt d'adéquation entre le sujet de son travail et le médium choisi. Ses œuvres diffèrent donc énormément et lorsqu'on traverse ses expositions, on passe d'un univers à l'autre en fonction de ce dont il a envie de nous parler.

A contrario, la récente exposition de Boltanski s'est présentée comme une œuvre d'art totale où tous les sens sont mis à l'épreuve. Dans une obscurité presque totale, il a plongé le visiteur dans une atmosphère particulière où les odeurs des manteaux accrochés dans la salle des pendus étaient perceptibles.

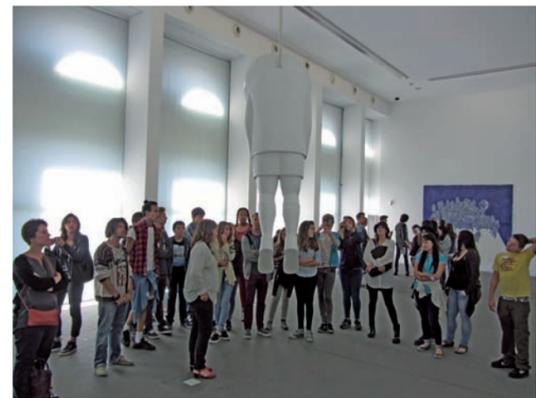
Cette théâtralisation permet à Boltanski de mettre les visiteurs face à leurs émotions presque immédiatement.

## Le bonsaï déraciné évoquant la tempête Katrina se trouve dans un espace sombre et petit. Une scénographie pour concentrer le regard ?

Quand le commissaire prépare l'exposition, son rôle est d'imaginer dans quel espace l'œuvre sera la mieux présentée pour sortir tout ce qu'elle a de plus puissant. La barque qui évoque Lampedusa était exposée dans une salle qui bénéficiait presque uniquement de lumière naturelle. Au cours d'une journée, la vision de l'œuvre change. L'espace était nécessaire pour qu'elle puisse respirer.

## L'espace, c'est aussi une préoccupation des gens de théâtre !

Je pense qu'il y a des ponts très évidents entre le monde du théâtre, de la danse et du musée. Notamment, la préoccupation de l'espace. Comment habiter celui-



ci ? C'est une des raisons pour lesquelles j'ai mené deux projets d'immersion d'une semaine avec des classes. L'un avec le chorégraphe Pierre Droulers et l'autre avec Lorent Wanson, metteur en scène. Explorer les arts plastiques par le biais d'autres disciplines nous semble important.

## Si l'art contemporain provoque parfois chez les jeunes du rejet, ne conviendrait-il pas de sensibiliser les enseignants ?

C'est indispensable, car parmi eux s'exprime encore toute une série de réticences par rapport à l'art contemporain. C'est pourquoi on essaye de les inviter régulièrement. Cela devrait sans doute faire l'objet de formations spécifiques ou de rencontres en amont. Les professeurs de science ou de mathématique devraient savoir qu'il y a des expositions qui se prêtent à une visite pour leurs élèves. Je pense à des artistes comme Tony Oursler qui investiguent notamment les procédés d'illusion optique et à d'autres qui travaillent à partir de notions scientifiques. N'oublions pas les cours philosophiques. L'exposition *L'Homme, le dragon et la Mort* sur le mythe de Saint-Georges et du dragon évoque par exemple la question du bien et du mal. En ce sens, la journée organisée en collaboration avec Pierre de Lune a été fructueuse. Patrick Guns a estimé l'initiative très enrichissante. La rencontre avec les adolescents et leur vision de l'actualité l'ont interpellé, questionné et poussé à concentrer son propos.

## Si l'un d'eux t'avait demandé de préciser le rôle de l'artiste aujourd'hui, qu'aurais-tu répondu ?

Pour l'artiste contemporain, il s'agit d'abord de poser un regard singulier sur le monde dans lequel il vit. Ce faisant, il nous permet d'entrevoir autrement des choses que nous voyons habituellement au travers de divers filtres, le nôtre bien sûr, mais aussi ceux des médias, de la publicité et du politique.

Ensuite, le rôle de l'artiste consiste à nous faire percevoir que finalement une œuvre d'art n'est jamais qu'un miroir. Elle reflète la pensée de l'artiste mais nous renvoie surtout à nous-mêmes, à nos réflexions et à nos propres inquiétudes. En cela, l'artiste nous est nécessaire.

Jean-Marie Dubetz.

# Les ados peuvent-ils se jouer des guerres ?

Quatorze adolescents qui déboulent sur scène pour faire s'entrechoquer une kyrielle d'événements sanglants des décennies passées avant d'entonner un chant de ralliement pacifique, n'est-ce pas étonnant ? Ces jeunes de cultures différentes sont des élèves de l'Institut Notre-Dame d'Anderlecht qui pratiquent le théâtre une fois par semaine dès la fin des cours dans le cadre d'un projet soutenu par Pierre de Lune depuis de nombreuses années. Leur intérêt pour les guerres du passé nous a poussé à les rencontrer à l'issue d'une série de représentations à succès au Botanique et dans leur école. Puissent leurs propos rassemblés et transcrits dans une seule interview témoigner de leur enthousiasme débordant !

## Jean-Marie Dubetz: Comment vous est venue cette idée d'aborder les grands conflits contemporains ?

C'est notre animatrice Joëlle Regout qui est venue avec le thème de la guerre. Chacun d'entre nous a été chargé d'apporter des photos, sans quoi nous étions perdus. Ensuite il y a eu discussion pour comprendre ce que l'événement photographié signifiait. Petit à petit, on y a pris goût et les idées sont aussi venues de nous. Au début, c'était un peu chacun pour soi puis à la suite d'un week-end de travail, le groupe s'est soudé et on a formé une vraie famille. Etre à l'écoute, accepter l'autre comme il est, refuser toutes formes de violence, cela a renforcé notre motivation.

## Verdun, les accords de Yalta, la guerre du Vietnam, la révolution des œillets... Ces références datent d'un temps antérieur à votre naissance. Est-ce que d'emblée vous les connaissiez ?

Pour certains c'était connu, pour d'autres pas du tout. A chaque photo présentée, il fallait créer un texte. Des explications étaient fournies s'il fallait préciser le contexte. Cela nous a placé dans une dynamique de recherche personnelle. Comme certains sont élèves en dernière année, d'autres en cinquième et en quatrième, peu de professeurs ont été en mesure de nous aider. Mais cela nous a permis de nous souvenir de situations mises en jeu qui avaient été abordées dans le cadre de nos cours d'histoire. Soudain, c'est revenu à la mémoire en devenant vivant ! Il y a même eu le cas de la lecture imposée d'un roman dans une classe qui a fait sens : la référence à "No pasaran !" a renvoyé au thème de la résistance abordé en atelier. Maintenant, nous faisons des liens !

## S'il y a des tableaux avec des scènes collectives, vous incarnez aussi quelques personnages célèbres. Pour les représenter, il fallait bien les connaître. Etait-ce le cas au départ ?

Il n'était pas simple de représenter Hitler ou Sarkozy prononçant des discours ! On a reçu des explications et parfois l'animatrice nous a proposé d'aller regarder des vidéos d'hommes politiques à la tribune. Ce sont des caricatures nécessaires pour dénoncer la cruauté. Jouer Hitler prononçant un discours, cela fait rire mais en même temps, impossible de ne pas se rappeler qu'il a fait des choses horribles ! Les trois grands gouvernants qui se partagent le monde à Yalta ont représenté à nos yeux le goût du pouvoir et de l'argent. La plupart des hommes assument des rôles de guerriers ou de bourreaux dans la pièce tandis que les femmes sont porteuses du sentiment de paix et d'espoir. Il n'a pas été facile de décrocher de ces clichés !

## Les femmes apparaissent donc différentes ?

La narratrice incarne une sorte de fil rouge qui raconte la rudesse de la guerre. Plusieurs filles se succèdent pour mieux faire passer des sentiments. Ils varient selon les situations. La mère dont le fils veut faire le djihad est contre la guerre en Irak mais elle s'oppose au départ de son fils. Même si elle est en situation de victime entre les mains des tortionnaires de Pinochet au Chili, la jeune militante crie sa révolte et ne capitule pas ! En Argentine, les folles de la place de Mai réclament justice pour leurs enfants disparus. Elles sont dignes, ne lâchent jamais et incarnent l'idée de résistance. La fille qui chante la révolution des œillets nous rappelle que tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir !

## Pensez-vous qu'avec toutes ces formes de violences représentées sur le plateau, vous alliez toucher votre public ?

On a été très étonnés lors d'une répétition. Un visiteur ému a pleuré à la fin ! Notre pièce pouvait donc inviter à devenir plus humain ! Plus tard, d'autres spectateurs nous ont dit avoir été fort touchés, non seulement parce qu'ils nous trouvaient capables de faire du théâtre mais aussi par le contenu de celui-ci. Loin d'apparaître comme une condamnation d'une forme particulière de violence, notre pièce a résonné à la manière d'un appel à la conscience. "Réfléchissez" aurait pu être le mot de la fin !

## Les faits évoqués depuis la guerre de 14 sont toujours extérieurs à votre quotidien. N'êtes-vous pas aussi confrontés à des formes de violence à l'école ?

Cela peut arriver. Plus concernés, on tentera sans doute de réagir en calmant de jeu s'il s'agit de nos amis ou en prenant à part ceux qui s'excitent. Sans avoir recours à la force, le dialogue peut être un moyen pour prévenir la montée de violence. Apprendre à agir en médiateurs, voilà sans doute notre nouveau défi !

## Cette année, il y a eu l'attaque du musée juif à Bruxelles et l'attentat à Paris contre Charlie Hebdo. Pourquoi n'en parlez-vous pas ?

On n'a pas fait de liens car ce sont des choses différentes. Pour certains, cela n'avait rien à voir avec notre spectacle et puis à Bruxelles il n'y a pas de réelle violence. Les musulmans de notre groupe sont évidemment touchés personnellement mais ces événements sont trop récents. Pour les conflits antérieurs que nous évoquons, il y a eu beaucoup plus de victimes. Impossible d'oublier les pays colonisateurs qui ont affiché leur supériorité et procédé à tant de pillages. De plus, comme les événements d'actualité sont liés aux religions, il aurait fallu aborder ce sujet avec plus de délicatesse. Nous manquons de recul et cela aurait pu provoquer des réactions dans le public. Notre ligne du temps ne pouvait al-



ler jusqu'au présent et notre but n'était pas de faire sortir tout les maux de l'humanité. L'important était que l'on ait encore l'envie de rêver.

## Vous évoquez le discours de Martin Luther King et la mobilisation pour réclamer l'égalité des droits. Est-ce capital ?

On a mis en avant des événements importants. La ségrégation raciale en est un. On avait sans doute oublié l'importance du bien vivre ensemble. Luther King est peut-être le seul qui apporte une image positive d'un homme différent. Nous avons été touchés d'entendre les noirs réclamer qu'on les respecte. Comme eux, nous sommes maintenant conscients qu'il faut défendre ses droits. Nous sommes donc devenus plus curieux et même pour ceux d'entre nous qui n'ont pas fait de recherches personnelles, leur point de vue a changé. Nous ne réfléchissons plus de la même manière !

## Pensez-vous que votre public changera aussi son point de vue ?

Notre force d'impact provient du fait que nous avons été habités par notre sujet. Nous avons représenté ceux qui ont subi des misères et au public nous avons dit d'une certaine manière "Cherchons des solutions pour que tout cela ne se reproduise pas". Le spectateur a compris qu'il ne pouvait pas rester sur place, qu'il fallait qu'il avance. Bien sûr, nous ne pouvions pas changer le monde mais inviter les gens à tirer le meilleur d'eux-mêmes, cela nous l'avons fait ! Clamer notre rêve de paix en dix langues, ce n'est pas passé inaperçu !

## Le théâtre, un pas de plus vers le futur ?

Le théâtre est devenu un espace de liberté qui nous permet de parler. Nous sommes devenus plus matures et nos regards ont changé. C'est une force en plus qui nous permet d'exprimer nos sentiments, de faire passer un message. Pour s'opposer à la violence, nous pouvons dire qu'il faut l'anticiper et le théâtre peut agir en ce sens. Pour nous tous, c'est une source de fierté, un tremplin qui nous pousse à nous dépasser et à nous engager.

Jean-Marie Dubetz.

Metteuse en scène: Joëlle Regout.

Enseignante: Catherine Mayon.

Élèves: Valentine Poto Ekanga, Adeline Stefut, Ramatou Sare, Dondu Parlak, Fatima Ouhmassane, Myriam Issadiken, Diana Rodrigues, Mohamed Sialiti, Soufiane Karoui, Ismaë Bouziane, Mohamed Ayadi, Ismaël Rahmouni, Michée Muaye, Ulysse Djoko.

# paroles d'adultes

## Essai de définitions

On dit d'un fleuve qu'il est violent parce qu'il emporte tout sur son passage, mais nul ne taxe de violence les rives qui l'enserrent.

Berthold Brecht

Qu'entendons-nous quand nous parlons de violence?

Est-ce violence au singulier ou au pluriel? Vérifions quelques définitions de ce mot, entre subjectivité et objectivité, selon le contexte de culture, d'époque, des valeurs sociologiques et psychologiques...

Si nous consultons Universalis, la définition de la violence, au sens premier, se réfère à des comportements et à des actions physiques. Il y a des faits, tels que la torture, l'exécution que nous considérons tous comme violents; d'autres dépendent du contexte historique et culturel. La violence domestique, par exemple, restait "invisible" et a été pendant longtemps considérée comme normale.

L'approche juridique tente de définir plus précisément le terme. Il ne s'agit plus de la violence, mais de violences: "Actes par lesquels s'expriment l'agressivité et la brutalité de l'homme dirigés contre ses semblables et leur causant des lésions ou des traumatismes plus ou moins graves".

Mais cette définition se réfère aussi à la norme, celle de "l'intégrité de la personne" et n'est donc pas une valeur absolue. Ainsi, les juristes cherchent à traiter la diversité des cas de manière plus appropriée: identification des faits, exactitude de l'incrimination, évaluation de la nuisance sociale, proportionnalité des peines.

Vu son origine et son évolution dans le temps, ce qu'on entend par la violence concerne aussi bien les éléments que les êtres vivants et caractérise un abus qui se manifeste avec une force intense, brutale et sans relation à l'autre. Or, cette définition se réfère généralement à la violence physique. Comme le dit Jean-Claude Chesnais, dans son ouvrage *Histoire de la violence*, "la violence n'est pas une, mais multiple. Mouvante, souvent insaisissable, toujours changeante, elle désigne - suivant les lieux, les époques, les circonstances, voire les milieux - des réalités très différentes". Et il ajoute: "Vouloir l'enfermer dans une définition fixe, simple, c'est s'exposer à la réduire et à mal comprendre l'évolution de sa spécificité historique. Le problème est qu'il ne faut pas seulement appréhender des actes de violence aux contours et aux effets définis, mais aussi des situations ou états de violence".

Dès lors, si nous essayons de définir, concrètement, un acte de violence, on se heurte obligatoirement au problème du choix des critères et du cadre de référence que l'on se donne. Un acte n'apparaît jamais aussi violent pour son auteur que pour sa victime, affirme Martine Timsit-Berthier, neuro-psychiatre. C'est avant tout un acte de transgression. Et, il ne peut être jugé comme violent qu'en référence à des normes, à une situation et à un contexte. Ainsi, le même acte pratiqué sur un terrain de rugby, dans une cour d'école ou à la chambre des députés ne sera pas considéré de la même façon comme un acte de violence. La notion de violence comporterait donc deux aspects dont l'un est identifiable (les effets de la force physique) et l'autre plus difficile à saisir (l'atteinte à des normes).

Une autre définition possible serait alors: "Il y a violence quand, dans une situation d'interaction, un ou plusieurs acteurs agissent de manière directe ou indirecte, en une fois ou progressivement, en portant atteinte à un ou plusieurs autres à des degrés variables soit dans leur intégrité physique, soit dans leur intégrité morale, soit dans leurs possessions, soit dans leurs participations symboliques et culturelles".

Nous pouvons aussi, selon Nelly Derabours, considérer la violence comme une des dimensions fondamentales de la personne humaine qui est habitée à la fois par des pulsions de vie et de mort. Assimilable à l'instinct de survie, cela ne vise pas au plaisir mais à la défense de soi. La violence instinctuelle primaire est distincte de l'agressivité et de la haine. Cela pourrait être vu comme une résurgence de peurs archaïques et illustrerait alors la notion de légitime défense, dans laquelle le recours à la violence est admis.

Il est cependant nécessaire d'ouvrir notre vision de la violence au social. La notion de violence symbolique, développée par Pierre Bourdieu, éclaire toutes les difficultés soulevées par la définition des critères qui permettent de décider de la violence d'un acte. "La violence symbolique nécessite et engendre la participation des dominés à leur propre soumission", explique Jean-Michel Landry. "Il ne s'agit cependant pas d'une relation de servitude volontaire puisqu'ici, l'assujettissement est inconscient et non-réfléchi".

La violence symbolique s'exprime à la fois, de façon objective par des règles, des lois, des mécanismes de régulation sociale et de façon subjective, dans les esprits, sous forme de pensées, de schèmes de perception. Elle est l'aboutissement d'un processus qui s'élabore à la fois dans les institutions et dans les mentalités. Cette violence symbolique apparaît alors comme la somme d'une superposition d'expériences étalées dans l'histoire bien qu'elle se considère comme "naturelle", allant de soi.

À la différence de la violence physique, cette violence est invisible. C'est une forme de pouvoir qui s'exerce sur les corps et les esprits directement, en dehors de toute contrainte physique. La plus grande violence serait ainsi celle du langage et paradoxalement, la plus grande liberté proviendrait de notre capacité à inventer de nouveaux symboles.

"Ma définition de la violence, écrit Charles Rozjman dans *Transformer la violence en conflit*, est plus systématique. Pour moi, on est violent à partir du moment où l'on refuse de considérer l'autre comme un partenaire, comme un frère d'humanité: on le méprise (le mépris est une violence), on le fuit (la fuite et l'indifférence sont une violence), on l'agresse, on lui attribue tous les torts et toutes les responsabilités, on le diabolise.

La violence est le contraire de la coopération. En revanche, la coopération n'exclut pas le conflit, car celui-ci permet de considérer son adversaire comme un alter ego avec lequel on est en désaccord et non pas comme l'incarnation du mal face à laquelle aucune négociation n'est possible. En réalité, paradoxalement, il n'y a pas de conflits entre ceux qui sont séparés par la violence; il n'y a d'ailleurs pas d'espaces où ils peuvent se parler. Il y a seulement un grand silence interrompu de temps à autre par des éclats de voix.

Dans les quartiers de banlieue, cette violence-là existe entre les institutions et la population, entre les institutions, entre les différents niveaux hiérarchiques à l'intérieur de chacune d'entre elles, et entre les différentes franges de la population. Elle se manifeste par une grande difficulté à vivre ensemble, à travailler ensemble et à résoudre ensemble les problèmes de la vie quotidienne."

Hélène Cordier.

# Références bibliographiques

Pour réfléchir entre adultes

## 1. Prévenir les violences à l'école.

Sous la direction de Benoît Galand, Vécile Carra, Marie Verhoeven, 2012, 20/2, Collection: Apprendre, Editions PUF.

Que faire pour prévenir les violences à l'école? Face à des situations fortement chargées émotionnellement, symboliquement et idéologiquement, ce livre présente des outils d'analyse pour comprendre ce qui se joue et identifier clairement les problèmes, afin de proposer des réponses pertinentes et efficaces. Les travaux montrent qu'agir sur la violence, c'est à la fois réduire les faits et travailler sur le vécu et la perception dont ils font l'objet. Les auteurs soulignent également la nécessité de coordonner les interventions à deux niveaux complémentaires: les comportements individuels et les contextes dans lesquels ils prennent sens.

## 2. Violence symbolique et statut du politique dans l'œuvre de Pierre Bourdieu.

Addi Lahouari, Revue française de science politique, vol. 51, no 6, 2001-12, p. 949-963.

Théorie globale, la sociologie de Pierre Bourdieu contient une dynamique politique que libère la conflictualité sociale généralisée appréhendée à travers les concepts de domination, de pouvoir, de violence symbolique, etc.

## 3. Démocratie effective et contre-pouvoir critique.

Pierre Bourdieu, Lignes 1992/1 (n° 15), p. 36-44, Entretien avec Roger-Pol Droit et Thomas Ferenczi.

Le titre est de la rédaction de Lignes. Cet entretien est paru dans Le Monde du 14 janvier 1992 sous le titre: "Un entretien avec Pierre Bourdieu", Pierre Bourdieu est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales et professeur au Collège de France. Principales publications: La distinction, 1979, Homo academicus, 1984, La Noblesse d'Etat, 1989. Vient de publier Réponses, avec Loïc-J. D. Wacquant (Editions du Seuil).

## 4. La Violence du quotidien.

Sous la direction de Florence Théron, Editions L'Entretemps.

Le théâtre et le cinéma contemporains se passionnent pour l'humanité ordinaire et les espaces familiaux, mais ce quotidien, en apparence anodin, finit toujours par se teinter d'une inquiétante étrangeté. Il est le lieu des ruptures et des transgressions. La barbarie s'y présente sous les traits des êtres proches, chaque individu ayant sa part d'ombre faite de blessures intimes, les frontières du Bien et du Mal s'estompent, les violences domestiques s'entremêlent à la violence de l'Histoire et à celle, plus sournoise, de la pression sociale et des rapports de pouvoir. L'objectif de cet ouvrage collectif est de proposer un panorama varié des oeuvres dramatiques ou cinématographiques mettant en scène "la violence du quotidien" dans le contexte sociétal postmoderne, à "l'ère du vide" (Gilles Lipovetsky) et de la désaffection idéologique et politique. Ici le quotidien retrouve tout le potentiel subversif qu'il avait par exemple

dans le théâtre d'August Strindberg à la fin du XIXe siècle. Quels sont les principaux problèmes d'ordre esthétique, dramaturgique ou scénographique posés par la représentation de cette violence? Quels en sont les différents aspects? En quoi est-elle, à l'aube du XXIe siècle, le lieu privilégié de l'expérimentation artistique et du renouvellement des formes?

## 5. La violence de l'imagination contre la violence de l'acte.

Atelier d'écriture auprès d'adolescents dits "violents", Jean-Pierre Klein, La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation 2011/1 (N° 53).

La violence de l'imagination contre la violence de l'acte ou l'art comme manière de détourner, de réintégrer les adolescents en décrochage scolaire. Les discours et attitudes face à la violence adolescente réactionnelle à la transformation violente de son corps qui s'impose à lui, sont elles-mêmes souvent réactionnelles dans la contre-violence (l'auteur énumère les cinq pièges habituels) alors que la violence désirante pourrait générer des œuvres de fiction qui traiteraient indirectement de leurs problématiques de violence et de peur. Plutôt que de s'attaquer directement à leur violence, le détour par la création a permis à des adolescents exclus de leur collège pour leur comportement et leur discours violents, de se montrer performants et a été suivi de leur réintégration.

## 6. La peur, la haine et la démocratie.

Charles Rozjman, éditions Desclée de Brouwer (collection Provocation).

S'appuyant sur des années de travail dans les quartiers populaires, Charles Rozjman propose ici les conditions d'élaboration d'une intelligence collective: faire se rencontrer ceux qui s'ignorent ou ne savent plus communiquer autrement que par la violence. Ecouter leur parole et découvrir le changement possible derrière l'expression de la peur et de la haine.

## 7. Bien vivre avec les autres, une nouvelle approche, la thérapie sociale.

Charles Rozjman, éditions Larousse (collection Univers Psychologiques).

Déprime, sentiment d'isolement et d'insécurité, désirs de violence, tels sont les maux que nous pouvons ressentir ou que nous rencontrons chez les autres. De nombreux acteurs de terrain qu'il a formés la mettent en œuvre tous les jours dans des contextes de crise. Cet ouvrage, illustré de nombreux exemples et témoignages, fait le point sur

cette approche novatrice. Car la thérapie sociale est une réponse à un défi très actuel: la nécessité de mieux vivre ensemble.

Pour réfléchir avec les enfants

## 8. Vivre ensemble c'est quoi?

Auteur: O. Brenifier, Illustrateur: F. Benaglia; Edition Nathan, collection Philozenfants.

Oscar Brenifier, Docteur en philosophie et formateur, a travaillé dans de nombreux pays pour promouvoir les ateliers de philosophie pour les adultes et la pratique philosophique pour les enfants. Il a publié pour les adolescents la collection "L'apprenti-philosophe" (Nathan) et l'ouvrage "Questions de logiques" (Le Seuil), pour les enfants les collections "Philozenfants" et "PhiloZidées", "Le livre des grands contraires philosophiques" (Nathan) et "Les petits albums de philosophie" (Autrement), ainsi que des manuels pour enseignants, "Enseigner par le débat" (CRDP) et "La pratique de la philosophie à l'école primaire" (Sedrap). Il est l'un des auteurs du rapport de l'Unesco sur la philosophie dans le monde: La philosophie, une école de liberté.

## 9. La violence et la non-violence.

Brigitte Labbé et Michel Puech, les gouters Philo, Milan Jeunesse.

Comment empêcher le conflit de naître quand on sent qu'il va arriver, comment le résoudre quand il est encore tout petit, tout neuf, avant qu'il ne grandisse et pourrisse la vie de tout le monde?

## 10. Lili est harcelée à l'école.

Dominique de Saint Mars, Serge Bloch - Collection ainsi va la vie, Editeur: Calligram.

Valentine et ses copines ont trouvé un nouveau "jeu": casser Lili! La ridiculiser, lui faire subir des brimades, dire du mal d'elle... Lili se retrouve seule, la peur au ventre. Elle ne voit même plus le regard préoccupé de Max... Vaut-elle s'en sortir? Ce livre de Max et Lili parle du harcèlement à l'école, cette violence qui ne dit pas son nom, ces humiliations et moqueries à répétition. Cette souffrance, on peut s'en souvenir toute sa vie.

Alors, il ne faut pas laisser faire, ni se laisser faire! Ni complice, ni victime! Faire souffrir, ça ne peut jamais être un jeu. En parler, ce n'est pas rapporter, c'est empêcher ce qui est interdit. C'est protéger, défendre ou se défendre...

Hélène Cordier.



# traversées

## Reflets des journées de présentation des projets de danse au Marni

### Ouate

Ouate de bras  
Ouate de dos rond et pieds levés  
Ouate de poignet qui tourne  
Et doigts malaxés

Ouate, ouate, ouate  
déroule son rouleau calme dans les escaliers  
Douce douceur à déguster des yeux  
Regard apaisé - caressé - ouaté  
Et concentré

Matinée va commencer

### On a demandé à notre coeur

Un mot se cherche.  
Le **A** lève le bras.  
Le **E** plie les genoux.  
L'alphabet se prépare à danser ?

**N** après **A**, **P** après **Q**.  
Mot y es-tu ?

Une phrase va venir ?

La scène est une gorge ou un livre ouvert

Le **V** attend son point d'exclamation-interrogation

**B** et **I** sont entrés

**S** sautille et tourne 7 fois dans sa bouche

Avant que l'**R** roule sur tous les airs

**U** est entré

**O** a tracé sa ligne

### Et surgit POURQUOI

**POURQUOI** est là mais déjà la danse s'écrit

Elle existe  
Dans cet existe qui s'expose à sa suite  
L'exclamation tourne en interrogation  
Tourne encore tourne retourne

Pourquoi la danse existe ?!?!?

### POURQUOI LA DANSE EXISTE ?

Et si c'était pour mieux faire danser les mots ?

Ou plutôt non juste pour entendre ceci :

### ON A DEMANDE A NOTRE COEUR ET APRES ON A REUSSI



### Vroum vroum

VRROUMVRROUM PAM PAMDAM PAM  
Décollage constant,  
course de tour et tour de course

Ffffffffff! les feuilles d'automne  
De toutes les couleurs tombent au sol

Soleil surgit sur ses deux pieds  
Luisant rebondissement pétillant

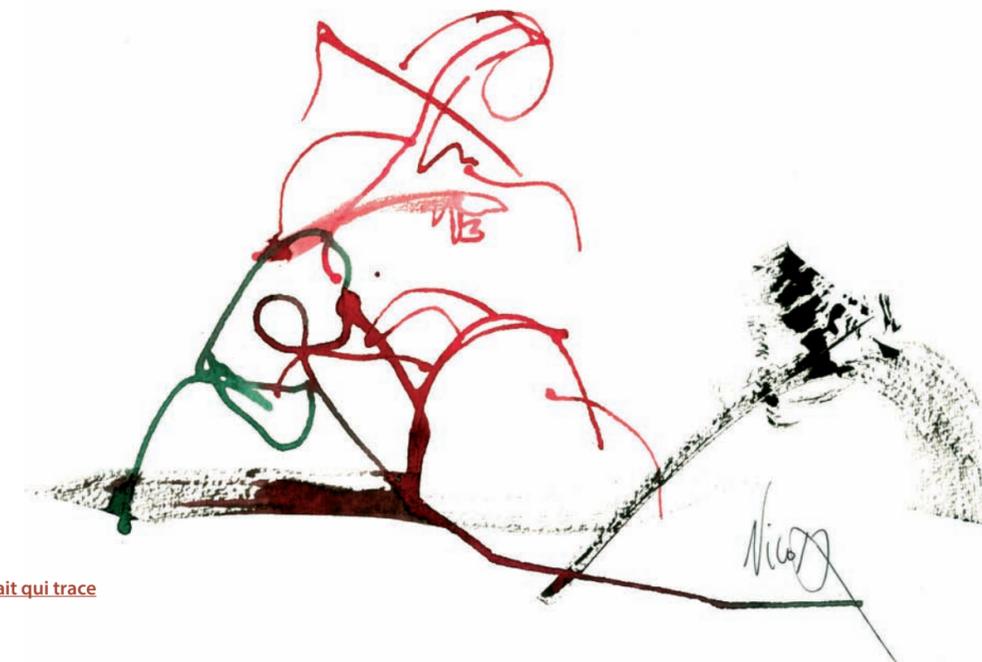
Gouttes de pluie se frôlent aversement  
S'évaporent lentement  
Indolente brume embuée

Sable en grain fait danser une trace de plage foisonnante.

Tout y va  
Tout y vient  
Tout y est,  
tout s'y lève  
et s'y assoit  
Tout y part  
et tout y mène

Où ça ?  
A cette question-ci  
"Peut-on grandir en dansant ?"  
Ou à celle-là  
"Voulez-vous rejoindre le ciel seul ?"  
Ou encore  
"Pourquoi se cacher ?"

Non non à celle-là :  
"peut-on grandir en dansant ?"



### Un trait qui trace

Un trait  
-----tout blanc  
Un trait  
-----tout noir  
Un trait  
-----tout noir et blanc

Un trait très attendu-----  
Le trait se ballade sur le bord du canal  
Au printemps -----Un trait se  
cherche dans les hautes herbes ?-----  
Se cherche dans le blanc du ciel.-----

Un trait fait le chat-----

Un trait d'union - -----  
-----Un trait tout rond patapon-----  
-----Un trait ventru turlututu -----

Le trait -----continue-----

Roule ta ligne petit trait léger vers le fond  
Vers le bord  
Dedans dehors, trait partout

Trait traverse ton trait  
Et retraverse ta traversée

Trait trace tous tes attraits  
Je suis trait qui trace  
Nous sommes traits  
Nous sommes traces.

### Petits flocons

Petits flocons de Printemps  
Se reposent aux chants d'oiseaux  
Et se réveillent pieds aux vents roulant rampant

Blancs petits flocons tout ronds  
Accrochent bulles d'air et de violon dans l'atmosphère  
S'agitent, s'activent, se hâtent, se pressent

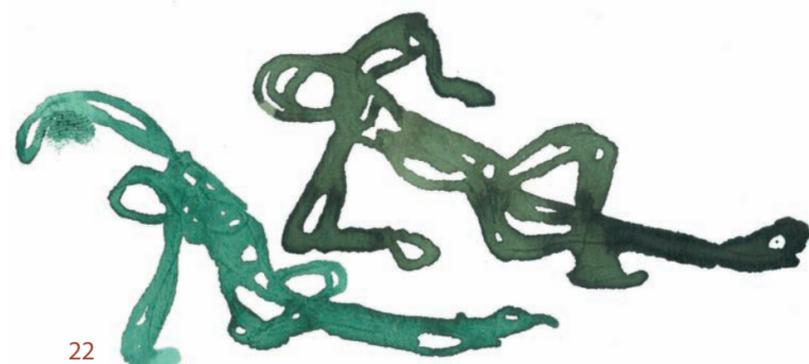
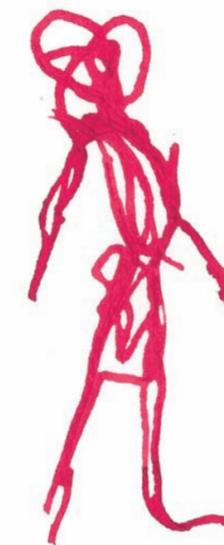
Petits blancs flocons pétrissent la scène  
De pieds culbutés  
Et de mains plaquées

Blancs flocons petits  
Nous moutonnent  
nous ici assis

Car ces cui-cui résonnent silencieusement  
Ces cui-cui ci d'épaules gratouillées  
Ces cui-cui là de doigts tapotés

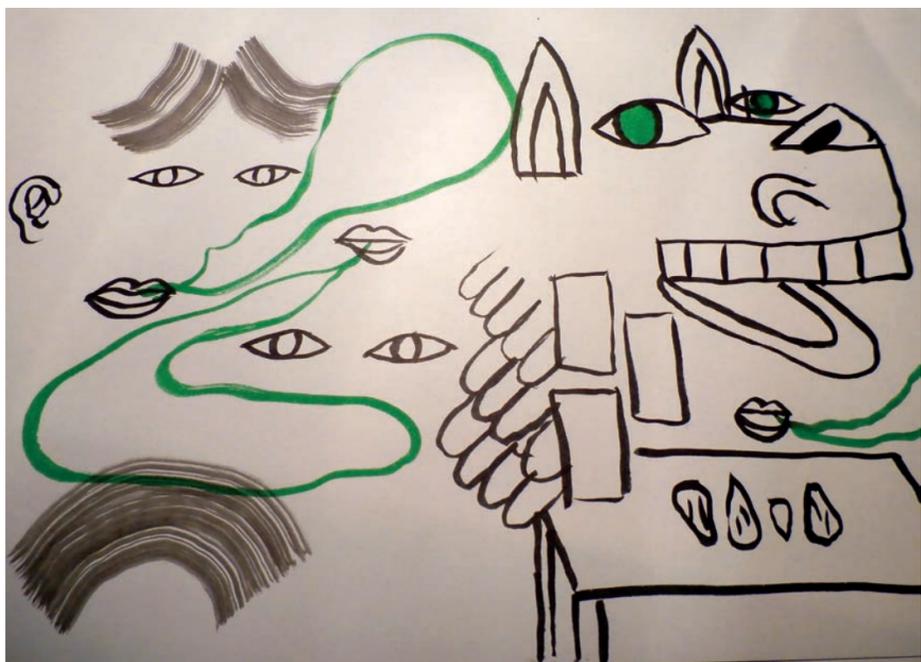
Petits  
flocons  
Blancs

Mains  
en mains  
saluant.



# émergences

## Reflets des journées de présentation des projets de théâtre au Botanique



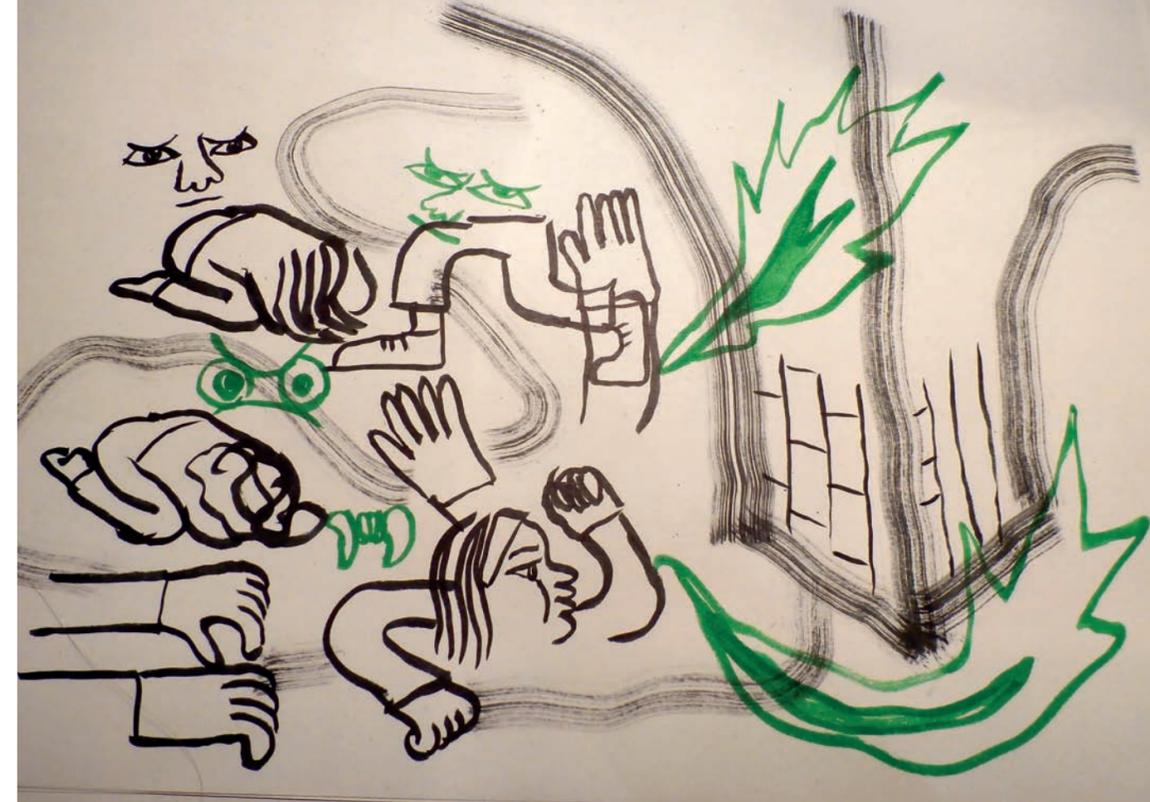
L'atelier commence dans un cercle  
Vous vous installez en forme de cercle  
Tout au long de l'année

Qu'avez-vous fait dans le cercle cette année ?  
Parfois vous vous y êtes réveillés  
En faisant des gestes  
Et avec tous les gestes que vous faisiez, vous racontiez des histoires  
Où l'on attrape  
Où l'on cache  
Où l'on choisit  
Avec les mains  
Avec les yeux  
Avec tout le corps  
Des histoires où l'on recouvre  
Où l'on saute dessus  
Où l'on saute puis l'on danse  
Où l'on danse puis l'on boxe  
Sans dérapier  
Et sans un bruit  
Shuuuuuuut!

Parfois le cercle était plein de petits dragonologues, venus du monde entier, assis, les pieds bien au sol, les mains sur les genoux, les yeux fermés.  
La lumière de l'hiver entrait dans leur laboratoire et caressait leurs visages.  
Les dragonologues, yeux fermés, visualisaient un dragon, un dragon dans son œuf, leur dragon dans son œuf.

Parfois dans le cercle, il y a eu de grandes questions auxquelles il fallait tenter de répondre  
- Si on est ensemble on va y arriver. Si chacun pense à son nombril...  
- Il est où le nombril ?  
- Le centre du monde...  
- Moi j'ai envie de faire ce spectacle très bien. Qu'est-ce qu'on va faire pour y arriver ?

Aujourd'hui le cercle s'est ouvert  
Vous l'avez ouvert au public  
Et vous vous êtes mis face à nous



Vous avez ouvert votre histoire  
Vous l'avez déroulée  
Dépliée  
Offerte à ceux qui ne vous connaissaient pas

Vous avez offert vos histoires,  
des histoires où la lumière vous dessinait en bleu  
des histoires de terre, de ciel, de mer et de feu  
les histoires du rythme des martiens en chaussons magnétiques  
des histoires de processus à dessiner avec des ronds  
des histoires de marche, d'arrêt et de cordes de guitare si gracieuses sur vos pas  
des histoires d'oreille, d'écaïlle, de langue et de dent  
d'un dragon qui court aussi vite que le vent  
de la naissance de vous, en dragons  
de vos visages, vos regards de dragons  
vos cœurs de dragons  
mais aussi  
l'histoire de vos souffles longs et calmes juste avant que tout ne commence  
d'un chien qui rend fou  
blablaboublibla  
d'arbres brillants  
et de vous tous en ligne face à nous

Est-ce qu'à la fin des histoires la ligne se refermera pour former un cercle à nouveau ?  
Est-ce qu'à la fin de l'histoire les spectateurs se retireront, rentreront chez eux ?  
Est-ce qu'à la fin là, tous ensemble au revoir et plus rien ?

Chez Didier, Nicolas, Julie et sa classe avant de se quitter on forme un grand cercle grands et petits et on y jette un caillou et parfois même un scotch collé au bout des doigts, et ça fait du bien, là, tous ensemble  
Est-ce qu'avant de se dire au revoir vraiment on ne pourrait essayer d'en faire un grand de cercle ? Un cercle commun qui glisserait de la salle à la scène ?  
Est-ce que Didier, Nicolas, Julie et sa classe vous pourriez nous aider à lancer un petit caillou tous ensemble ?  
J'aimerais bien.



# portrait d'enseignant

## Myriam Horman

**M**yriam Horman enseigne à l'école Decroly en primaire. Elle pratique la danse dans sa classe depuis de nombreuses années et chemine avec Pierre de Lune depuis 2009. Après avoir travaillé avec les danseuses Nathalie Boulanger et Miko Shimura, elle a collaboré ces dernières années avec le danseur Javier Suarez.



### Claire Gatineau : Quelle est l'origine de ton désir d'enseigner ?

Myriam Horman : Ma mère était institutrice, et elle a aussi été directrice. Je me rappelle qu'enfants, nous avons passé beaucoup de temps dans la cour de l'école à l'attendre. Surtout, je l'ai toujours vue se passionner, travailler avec plaisir et enthousiasme. Elle a toujours été en réflexion. De mon côté j'ai été très sensible dès la 2<sup>e</sup> primaire aux enfants qui avaient du mal. Je ne trouvais pas ça juste. En 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> primaire j'aimais beaucoup aller dans la classe du jardin d'enfants, faire des tris, jouer à la maîtresse. Puis j'ai mis beaucoup du temps à trouver ma voix/voie, à accepter que c'était ça que je voulais faire. J'ai commencé l'école normale à 26 ans. Maintenant rétrospectivement je me dis que c'est pas mal d'avoir tâté d'autres études avant, parce que l'école normale a été un peu décevante.

### Comment ça s'est passé après l'école normale ?

J'ai fait une année comme professeur d'adaptation, remédiation à mi-temps dans l'enseignement ordinaire et j'avais un autre mi-temps comme professeur de morale et d'adaptation dans l'enseignement spécialisé et ça c'était une expérience très dure. Puis, dès la deuxième année j'ai été titulaire de classe dans l'enseignement communal à Ixelles, dans un milieu relativement privilégié. J'ai appris mon métier là et je me suis vite posé des questions sur le poids de l'institution envers mon travail et envers les enfants. J'avais besoin d'air. A l'époque j'ai fait des formations à la Montagne Magique et notamment un stage avec Nicole Moussoux. Avec les participants, on a tellement aimé, qu'on a demandé à une des danseuses de former un groupe autonome. On s'est retrouvé tous les mois, pendant plusieurs années. Depuis lors je fais des projets danse dans ma classe presque tous les ans.

### La continuité ce sont les projets danse, mais toi... ?

Mais moi je ne me sentais plus en accord... Je ressentais très fort la violence de l'institution envers les enfants. Chaque enseignant avait ses qualités, la question n'est pas là, mais il n'y avait pas une base commune disant : on prend en compte la globalité de l'enfant. Si j'allais discuter de ça avec mon di-

recteur, il me répondait : "discipline". Et moi je lui parlais d'autre chose. Je parlais de cet enfant qui était en difficulté. Qu'est-ce que se passait pour lui ? Comment je pouvais l'aider ? Qu'est-ce que je mettais en place ? Et il n'y avait pas de réponse. Moi j'étais en difficulté et je ne trouvais pas d'interlocuteur.

A l'époque, on avait fait pour mon fils le choix de l'enseignement communal par philosophie, par choix politique, mais il n'y était pas bien. On a décidé de l'inscrire à Decroly. Son père y avait fait ses études, sa grand-mère y avait travaillé pendant 30 ans. Decroly était un élément très fort dans leur vie. Moi j'avais du mal avec l'esprit "entre soi". Je viens d'un autre milieu. Mon école primaire c'était la petite école libre de quartier derrière la cité, c'était populaire. Mais quand je suis allée inscrire mon fils, en entendant la directrice parler comme elle parlait de l'école et des enfants, je me suis dit : "C'est possible". J'ai postulé, et après 3 ans d'attente, j'y ai enseigné.

### Qu'est-ce qui caractérise la pédagogie de cette école ?

C'est une pédagogie active centrée sur les intérêts de l'enfant. Chaque apprentissage suit la démarche scientifique, part de l'observation. On observe, on émet des hypothèses, on fait des liens, on exprime. On part toujours du concret. Dans les petites classes, ils apportent des surprises avec lesquelles on construit les apprentissages. C'est beaucoup plus vivant. Il y a une intelligence dans la façon d'articuler les apprentissages. On apprend parce qu'on est occupé à faire une tâche spécifique, parce qu'on jardine, parce qu'on cuisine, parce qu'un matin on découvre que Lapinette a eu 6 petits... Et la base de mon travail à moi c'est aussi l'observation ; observer le groupe et chaque enfant.

### Tu parlais tout à l'heure de la violence de l'institution envers les enfants. Est-ce qu'il n'y pas une violence inhérente à tout groupe humain ?

En arrivant dans cette école, j'y ai trouvé moins de violence, un respect évident des enfants. Ce qui change pour moi aujourd'hui, c'est que je me sens aussi porteuse d'une certaine violence. On prend en effet l'enfant dans sa globalité et on cherche son déve-

loppement intellectuel, physique, social, artistique... Mais je me demande si face à un enfant en difficulté, j'accepte vraiment qui il est, ce qu'il fait. Quels sont mes moyens, mes outils ? Est-ce que je renvoie à cet enfant qu'il est inadéquat parce qu'il perturbe ? Est-ce que le groupe doit supporter ça ? Comment faire pour que la difficulté ne prenne pas toute la place ? Parce que ce n'est pas l'enfant qui la prend, c'est sa difficulté, et c'est ça qui est terrible. Ce sont des questions qui ont parcouru chaque année. J'étais à la recherche d'outils.

### Et vers où es-tu allée ?

L'été passé j'ai fait un stage de Pédagogie Institutionnelle organisé par le CGé (Changement pour l'égalité). En classe, au fil de l'année, on construit et on vit des institutions. Ce sont des lieux et des temps de parole, des temps d'organisation du travail et de régulation des relations. La violence peut y être parlée plutôt qu'agie. L'enfant est un vrai sujet, pas seulement un apprenant. Par exemple, tous les matins on commence avec le "Quoi de neuf ?", qui est un moment de parole libre. Les enfants qui le souhaitent s'inscrivent à l'aide de leur étiquette prénom, ils anticipent. Puis on vient au tour de parole. Les règles c'est qu'on ne se moque pas, que ce qui est entendu reste ici et qu'on ne fait pas de commentaire. Je dis : "Le quoi de neuf est ouvert" et le tour de parole démarre. Quand c'est fini, je dis : "le quoi de neuf est fermé". L'enfant y apporte des choses vraies ou fausses, imaginaires, fantaisistes ou parfois très sensibles. C'est accueilli, ils le déposent.

On finit la journée avec le "Ca va, ça va pas". Chacun dit : "Ca va", "Ca va pas" ou "Ca va couci-couça". Au deuxième tour de parole les "Ca va pas" peuvent expliquer s'ils le veulent. Une fois par semaine on fait "le conseil" avec un ordre du jour qu'on établit ensemble. Pendant le "conseil" il y a un moment "je critique, je félicite, je propose". Depuis quelques temps ils me critiquent aussi : "Myriam je te critique, le calendrier n'est pas à jour". Ou "Myriam, gêneuse parce que tu es intervenue".

### Intervenue dans la prise de parole d'un enfant ?

Oui, et ce sera un point du prochain conseil.

Quelle est ma place en effet ? Peut-être que l'année prochaine, quand ils seront en 2<sup>e</sup> année, ils seront présidents de séance, pour l'instant c'est moi qui préside. Je donne la parole et parfois j'interviens. En effet c'est une question. Quel est mon rôle, mon statut, ma posture ? Souvent je suis épatée par la façon dont ces enfants de 6, 7 ans interviennent, par la manière qu'ils ont de proposer des choses très pertinentes, justes, sensibles. De cette manière, quand un enfant de la classe est en difficulté je ne suis plus dans une relation duelle avec lui. Le groupe dit : "On a un souci" et moi je dis : "Qui a des propositions?". On discute, "Je propose que...", "Est-ce que ça c'est possible ?" Parfois certains proposent que l'enfant aille en prison en dessous du bac à sable (rires). Là, je suis la garante. Mais ce n'est plus moi qui suis tout le temps en train de faire la leçon. La nécessité du groupe, du bien-être de tous fait que les enfants vont grandir et accepter sa loi et pas ma morale à moi. La philosophie c'est qu'avec ces institutions, ou encore d'autres pratiques comme la pratique du texte libre, les enfants sont vraiment acteurs et moteurs de leurs apprentissages, ils prennent/trouvent leur place et prennent des responsabilités s'ils le souhaitent.

### Fais-tu des ponts avec les ateliers danse que tu mènes dans ta classe ?

C'est naturel. Mais maintenant je définis mieux cette parenté. Dans la danse, on est

dans un langage sans les mots qui est très intime. Il n'y a pas de jugement de valeur. Ta physicalité est ce qu'elle est et tu ne danses ni bien ni pas bien. Tu t'engages bien ou pas. Tu t'engages vraiment ou tu fais semblant, c'est ça qu'on met en valeur. Dans notre atelier danse on a mis en avant les valeurs de participation, d'engagement, d'investissement, de respect des autres et de soi, de curiosité, de créativité, de solidarité, de coopération, de poésie aussi. Et je trouve en effet qu'il y a un lien direct avec la Pédagogie Institutionnelle. Si chacun a une place, quand on est en difficulté on fait une critique en sécurité et le groupe essaye de trouver une réponse.

Même si ce n'est pas formalisé exactement de la même manière dans l'atelier danse. Par exemple, l'entrée est très ritualisée. Je fais entrer les enfants un à un en respirant. Ils s'asseyent en cercle et je fais l'échauffement en silence. Javier poursuit, on se met en danse. A la fin de chaque séance on se remet en cercle pour un moment de parole. Le cadre est très clair. De plus en plus je vois l'importance du cadre. Ca aide à savoir dans quoi on est, et ce qu'on est en train de faire. A chaque fois qu'il y a du bazar dans ma classe, c'est que les enfants ne savent pas ce qu'ils font, pourquoi ils le font. Dans l'atelier danse, on est aussi dans le respect de l'enfant. Ca m'aide aussi. Parfois je suis touchée par la poésie de l'un d'eux, que je ne percevais pas bien, avec lequel j'avais du mal à entrer en contact. Et là, je le vois danser, ça me touche

et ça m'ouvre sur lui, sur son univers. Ca m'aide à être plus indulgente, plus ouverte, à faire tomber la pression parfois. Et puis ça assouplit, c'est un moment de joie, de plaisir.

### Tu crois peu à peu ces deux pratiques ?

Oui, je vois le lien. Prendre l'enfant dans sa globalité, qu'est-ce que ça veut dire ? Il y a quelque chose qui n'est pas si aisé que ça. Est-ce qu'on demande à l'enfant quand il rentre en classe d'abandonner son intimité, son imaginaire, son inconscient, son désir, pour apprendre ? On le priverait de tout ce qui est vivant en lui, de toute sa réserve de choses intimes, vivantes, profondes, qui sont le moteur-même pour apprendre et pour grandir. La danse est une chose très intime, humaine. Elle s'adresse à la part authentique de chacun. Au début je n'osais pas mettre ces mots-là sur ce que nous faisons parce que pour moi c'était très important de garder la distance juste avec les enfants, de ne pas aller questionner leur intimité. Ici, la personne s'exprime parce qu'elle a la place de le faire. Le lien est là.

### Trouver une place pour chacun...

Danser est une expérience intime de liberté. Eprouver qu'on est vivant, en lien profond avec soi-même et peut-être même avec les autres.

Je voulais donner cette opportunité aux enfants en classe.

Claire Gatineau.



# portrait d'artiste

## Laure Myers



Laure Myers est danseuse et chorégraphe. Après avoir décroché un diplôme de l'école Marcel Marceau, elle poursuit sa formation en danse contemporaine dans différents lieux en France et notamment au Centre de Danse Contemporaine de Toulouse. D'autre part, elle passe le diplôme d'état pour l'enseignement de la danse. Elle a travaillé pour différents chorégraphes (Christian Bourigault, Mylène Benoit, Brice Leroux, Anouk Llaurens, Julien Bruneau...). Entre 2010 et 2011 elle crée deux formes dansées, *Hox* et *Pneumatique*. En 2011 elle forme avec Fabrizio Rota le Groupe Hauts-plateaux avec qui elle poursuit un travail de recherche intitulé *As-tu été neige*. Elle intervient à l'école en collaboration avec *Pierre de Lune* depuis 2010. Pour réaliser son portrait, je lui ai demandé de tracer sur une feuille ses différents cadres de travail et d'observer comment certains pouvaient se recouper. En préparant cette rencontre, je pensais "cadre" sous forme de carrés, ronds, comme lorsque, enfants, nous apprenions les "ensembles", or Laure a démarré tout autrement...

— Portrait à lire en suivant attentivement sa cartographie à droite...

Laure Myers : Il y a un cadre qui est très présent en ce moment dans mon travail mais qui n'en est pas vraiment un, c'est plutôt un horizon.

Laure trace en bas de la feuille une ligne d'horizon (1).

C'est le paysage. Il est une source pour mon travail performatif et c'est aussi le lieu dans lequel il se réalise. Dans le paysage, il y a des questions qui recoupent tous les autres endroits de mon travail.

Un de ces autres endroits, c'est le Yoga.

Laure trace un cercle (2).

Je le pratique depuis des années. La relation au monde qu'il me propose nourrit mon projet artistique : ma démarche chorégraphique, mon rapport à la question du spectacle, mon rapport à l'environnement, aux autres, mon rapport au regard extérieur, au milieu.

Ce qui est très important pour moi c'est la question de l'interrelation (3).

Dans le Yoga, il y a un peu de ça : qu'est-ce qu'une posture pourrait déclencher et nous permettre comme relation au monde, à soi ? Comment met-elle en rapport différentes parties de soi, intérieures extérieures, différentes couches ou strates, ou parties anatomiques.

Dans mes spectacles, plutôt qu'une situation avec un centre, un rapport binaire entre un spectateur et un performeur, je vois les choses comme une série de réseaux, une constellation. Mon travail se déplace vers le paysage qui n'est pas un lieu dédié au spectacle a priori, où rien n'est organisé pour orienter le regard sur quelque chose de spectaculaire. On se trouve dans un lieu qui a une vitalité propre, une puissance qui nous dépasse de loin et qui nous met plus dans une perspective d'écosystème, de mise en relation sensible, poétique, que dans une idée de centre ou de frontalité.

Le Yoga, je le pratique depuis un certain temps. Je l'enseigne aussi et je considère le fait de l'enseigner comme une pratique en soi. Pour ça, je vais mettre un rond à l'intérieur de celui du Yoga, en pointillé, parce que

c'est poreux. (3).

Le Yoga croise un autre cadre qui est celui des ateliers de danse à l'école. (4).

Dans le Yoga, je suis dans l'enseignement d'une technique alors que pour la danse à l'école, j'ai tendance à l'appeler autrement que "enseignement". Je guide, j'accompagne.

Je suis intéressée par la question de la relation et par ce qui va en émerger.

A l'endroit du spectacle, ce qui doit avoir lieu existe d'après moi, entre le spectateur et la situation qui lui est proposée. Je cherche à éveiller sa créativité et à le mettre en mouvement (au sens large). Je cherche cela aussi dans une situation pédagogique, mettre la créativité à l'œuvre.

**Claire Gatineau : Comment est-ce que le cadre de l'atelier de danse recoupe celui du paysage ?**

Pendant un temps, j'ai essayé de mettre en application dans l'atelier ce que j'avais appris dans mes études et dans ma formation. Ensuite j'ai essayé d'y mettre ma démarche artistique à l'œuvre, comme un autre lieu d'application de mon projet artistique. Maintenant ce n'est ni l'un ni l'autre. Ce qui m'intéresse c'est la rencontre entre les participants de l'atelier, le projet artistique qui naît de nos connaissances réunies. Un objet inédit va émerger, une forme absolument inattendue autant pour eux que pour moi.

Laure trace une forme verte dans le cercle de la danse à l'école qui illustre cette forme inédite (5).

Cette forme me fait penser à celle qui émerge d'une situation de spectacle. Je ne crois pas que le spectacle soit cette chose-là que je connais à l'avance. Il y a cet objet singulier qui échappe, qui m'échappe, qui n'aurait pas lieu sans ma proposition mais qui n'aurait pas lieu non plus sans le regard et la présence active des spectateurs.

**Donc dans le paysage comme dans l'atelier danse, il y a l'émergence d'un objet inédit.**

Oui, pour moi il est l'enjeu du travail.

Laure trace l'objet inédit dans le paysage (6).

**Mettre plusieurs choses en présence et voir ce qui en émerge.**

De là naît une poétique singulière dont personne n'est seul détenteur, qui existe parce qu'elle est en partage, en résonance.

**Et lorsque tu travailles pour un autre chorégraphe, qu'est-ce qui recoupe ta pratique du Yoga et ton rapport au paysage ?**

Actuellement je travaille avec Julien Bruneau (*Phréatique*) (7), un chorégraphe que j'aime beaucoup, avec qui je partage des intérêts communs dans la manière d'aborder la création.

**Quand tu arrives à l'école, qu'est-ce qui est possible ?**

Pour moi, c'est très important que l'atelier ait lieu là. C'est parfois lourd, laborieux à mettre en place, mais j'y vois un réel enjeu, constructeur de société. C'est important de créer des cadres temporels, spatiaux, des cadres de pratique inhabituels dans le milieu scolaire, à l'intérieur desquels il y a de la place pour qu'une créativité individuelle ou collective puisse émerger. Ça me paraît salutaire et absolument urgent.

**Quelles difficultés rencontres-tu ?**

La difficulté, c'est la question des responsabilités partagées. Je mets souvent très longtemps à ce qu'on partage les responsabilités avec les élèves. Ça dépend aussi de leur âge, de la complicité que j'ai avec l'institutrice. Je suis souvent face à des attitudes de consommation d'une proposition, "Ah... on va avoir l'atelier danse... Qu'est-ce qu'on va nous faire faire ?" J'essaie, avec beaucoup de passion je crois, qu'on soit dans un autre type de relation. J'aimerais que les élèves se saisissent de l'atelier. Parfois ça marche, ça finit par marcher mais ça leur prend du temps de découvrir que cette possibilité-là existe ; et pour moi de trouver comment je peux le leur faire comprendre. Le cadre scolaire ne s'y prête pas forcément, mais ça me paraît important que ça se passe justement à cet endroit-là.

**Pourquoi ?**

Pour plein de choses ! Parce qu'à l'école, il y a beaucoup d'enfants qui n'auraient pas forcément cette démarche-là ou dont les parents n'auraient pas la possibilité de leur proposer

ce genre d'activités. Et il me semble que c'est une activité humainement salutaire, que ce soit la danse ou une autre discipline artistique, de se mettre en situation de créativité, de questionnement et de partage. C'est là aussi que se forment des manières d'apprendre, de travailler, d'être les uns avec les autres, que se prépare la société de demain. Amener l'art à l'école, c'est aussi une manière de travailler sur la place de l'art dans la société, de manière plus large.

**Dans une plus grande égalité avec les autres matières ?**

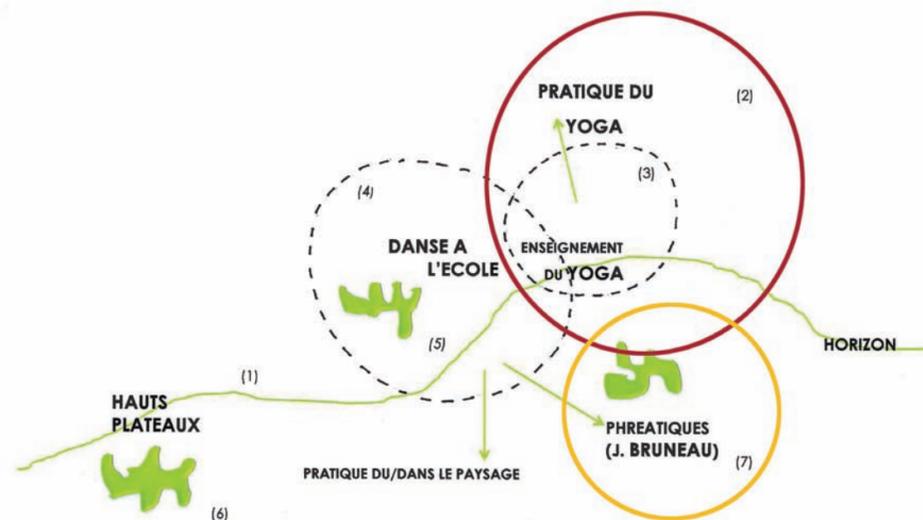
Ca ne m'en rêve même pas, mais en tous les cas, idéalement, de créer cette bulle, cet espace d'échange, d'ouverture, de créativité et de relation plus horizontale entre les personnes ; un espace de découverte de sa propre créativité, de celle des autres, un espace de surprise aussi, où l'on ne sait pas ce qui va émerger (on peut se surprendre de ce qu'on fabrique !), où l'on va se poser des questions auxquelles il n'y aura pas de réponses déjà existantes, contrairement à beaucoup de matières enseignées. Je trouve très important d'inventer ces espaces dans l'éducation des enfants et des jeunes et qu'ils existent dans le monde où nous vivons tous les jours. Souvent ils me manquent et je trouve ça dur. Souvent je me sens à la marge dans le monde dans lequel je suis et je n'ai pas du tout envie de cultiver cette marge. J'ai plutôt envie d'aller à sa rencontre. C'est ma manière d'y participer.

**Tu parles de bulles et en même temps quand on voit ton graphique, aucune n'est tout à fait isolée, elles s'interpénètrent. Est-ce que ce qui se passe dans ton atelier, va lui aussi s'interpénétrer avec d'autres lieux de l'école ?**

Je l'entends dans les retours de certains élèves ou des professeurs. Ils disent que ça change des choses dans la vie des élèves, de la classe, de l'école.

**Au fur et à mesure de ton expérience, vois-tu ce qui t'aide à créer un rapport différent, pour que ceux qui participent à l'atelier puissent se l'approprier ?**

J'essaie, au fil des années, de développer l'écoute des enfants et de mon côté, écouter ce qui se passe dans la situation. Tout en ayant préparé mon cours, je navigue de plus en plus à vue. Cette année dans le projet avec Yolande Wellens (2), sur les douze ateliers, il n'y en a qu'un que j'ai fait comme je l'avais préparé. A chacune de nos propositions, les élèves ont renchéri, s'en sont saisis de manière inattendue et ont compris que leurs propositions étaient prises en compte. Il est arrivé aussi qu'on sorte carrément de la matière qu'on avait envisagée parce qu'on s'apercevait que ce jour-là, ce n'était pas une bonne idée, que les enfants avaient envie, besoin, d'autre chose. Ils étaient ailleurs. Un jour par exemple, j'ai vu qu'ils étaient un peu patapoufs, c'était l'hiver, c'étaient des petits de maternelle... Je leur ai dit : "Et si on faisait



des frottis frottés ?" On devait commencer par se frotter soi-même. Au bout d'un moment, il y a une petite fille qui a demandé : "On pourrait frotter quelqu'un d'autre ?". Alors on a commencé à frotter la personne qui était à côté de soi. Dans le cercle ça a donné une espèce de ronde biscornue où tout le monde frottait son voisin. Après, du coup, j'ai proposé de changer les endroits où on frottait (bien sûr dans le respect du corps de l'autre), et d'utiliser différentes parties du corps. Petit à petit ce cercle est devenu une espèce de tas de petits enfants qui étaient les uns sur les autres, en train de se frotter et de ronronner. La façon dont les enfants étaient investis dans leurs sensations nous a touchés Yolande et moi. C'était un moment intime et collectif. Chacune de nos propositions était une énigme à laquelle ils se délectaient de pouvoir répondre de manière surprenante. Et plus ils nous faisaient de surprises, plus ça nous poussait à être inventives. C'était un bouillonnement créatif.

**Avez-vous créé cet endroit d'où peut émerger une forme singulière ?**

Je crois, oui. Il y a eu beaucoup de moments comme ça. On ne savait pas pourquoi ça roulait, on ne savait plus qui avait lancé une proposition. Il y avait une mayonnaise dont on connaissait les ingrédients mais...

**Est-ce qu'il arrive que l'école fasse violence à ce désir-là, qu'elle empêche ce que tu cherches le plus profondément ?**

De la même manière que le monde ou la société font souvent violence à cette chose-là, l'école y fait violence aussi, et c'est d'autant plus important d'y être présent. Evidemment avec Yolande c'était plus facile parce que c'était elle, avec son ouverture, ses dix années d'expérience d'art à l'école, que c'était l'école Arc-en-Ciel et sa pédagogie active. Les ingrédients étaient vraiment favorables. Après, l'école est souvent un cadre de relations qui reposent sur l'autorité, (je ne dis pas qu'il ne faut pas d'autorité, que tout peut être autogéré, ça peut être l'être de manière utopique, je ne sais pas, c'est une question que je me pose...). Mais c'est vrai que souvent ce cadre-là, je le trouve violent. Il a aussi ses qualités, mais c'est important que s'y trouve une place pour la création, une place qui est parfois niée, comme elle peut

l'être dans la société. On ne considère pas cette place nécessaire, ou éventuellement on la voit comme un plus, un luxe, ou un divertissement. Elle est rarement respectée ou prise en compte avec sérieux. Au mieux, elle est vaguement ménagée. Donc c'est souvent violent, oui. Et parfois les élèves sont porteurs de cette violence. Si on leur propose autre chose que ce qu'ils connaissent, ça peut les perturber et il arrive qu'ils soient les premiers à rejeter un autre type de fonctionnement. C'est quelques fois laborieux de se rencontrer.

Ce que je me suis dit à la fin de cette année, c'est qu'il faut que je ménage plus le cadre scolaire et tout ce qu'il comporte. J'aimerais trouver une manière, tout en allant là où ça m'intéresse d'aller, de m'insérer à lui tel qu'il existe.

Dans un cours de yoga, on prend les gens là où ils sont. On les prend avec le corps qu'ils ont, avec leurs limites et on voit ce qui se construit.

Si la personne est à l'école, c'est avec ce qu'elle est qu'il faut faire. Pour que la rencontre ait lieu de manière plus fluide et plus facile je ne peux pas arriver comme un terroriste et dire : "Eh vous savez quoi, on va grimper aux rideaux !".

**Quand tu arrives en atelier tu dis que tu cherches une chose dont tu ne sais rien à l'avance et en même temps tu ne viens pas totalement ignorante. Est-ce que tu arrives à formuler ta position par rapport à cette question du savoir ?**

C'est délicat. On invente une méthodologie face à la situation dans laquelle on est.

**Et cette méthodologie se réinvente de groupe en groupe ?**

Sur chaque projet la méthodologie est différente et je pense qu'on en invente une propre à chaque situation. Et en même temps, avec les années, on développe une boîte à outils dans laquelle on peut puiser même si parfois on doit construire un outil particulier pour un atelier, pour un groupe en particulier.

Claire Gatineau.

(1) Définition du Larousse : Relation réciproque existant entre choses, pays, etc.

(2) Atelier danse en maternelle à l'école Arc-en-Ciel à Forest.

# les enfants nous font signe



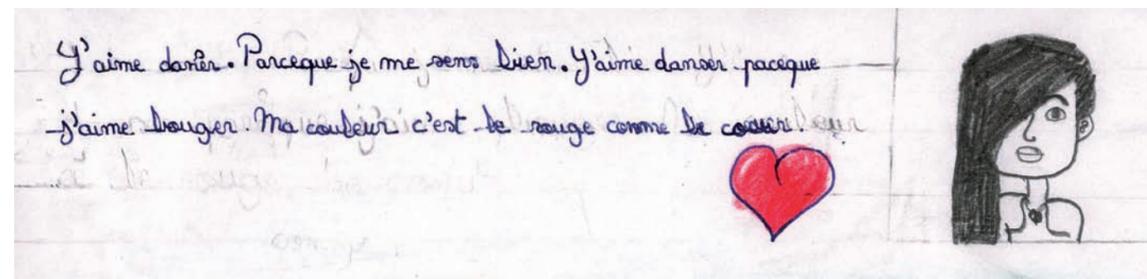
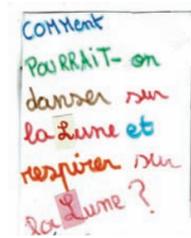
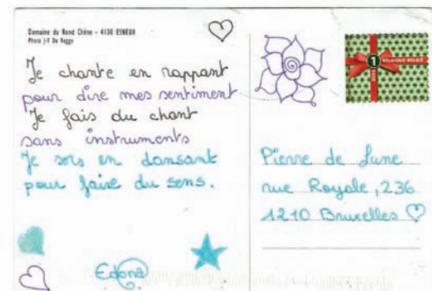
Chaque année, Pierre de Lune propose à ses partenaires, enseignants et artistes un thème. Durant l'année 2014-2015, comme vous l'aurez peut-être remarqué tout au long de cette revue, c'était celui de la Carte postale.

Tourner autour de, s'atteler à, effeuiller, creuser un thème. Ou bien l'oublier et le laisser venir de lui-même. La carte postale, objet préhistorique pour certains, avec une image, un texte à écrire à la main et un timbre (eh oui, les timbres... souvenez-vous...).

Une image lointaine, des mots, un récit bref, un voyage, des vacances, une autre planète, des mots qu'on n'arrivait pas à dire, des facteurs qui les apportent... Et l'émotion, très grande et rare aujourd'hui de la recevoir dans sa boîte aux lettres.

Toutes les classes ont reçu des consignes d'écriture et de dessin, voire de collage, et ceux qui ont trouvé le temps et l'inspiration ont envoyé leurs cartes au Botanique où se trouvent les bureaux de Pierre de Lune. En voici quelques unes.

Claire Gatineau.



# rendez-vous des Météores

## 9<sup>e</sup> Festival International Jeunes Publics de Bruxelles

Entretien avec Jacques Thomaes, directeur de Pierre de Lune.



Tripula © Marti Artalejo

**Régis Duqué: tu peux nous rappeler en quelques mots l'histoire du festival Météores?**

Jacques Thomaes: C'est une idée d'Herbert Rolland, le créateur de Pierre de Lune. L'idée sous-jacente était de montrer des spectacles jeunes publics venus de l'étranger, les moyens alloués à Pierre de Lune ne permettant pas de le faire pendant l'année. En 1979, lors de la création de Pierre de Lune, qui s'appelait alors Centre Dramatique pour l'Enfance et la Jeunesse, un premier festival, à vocation internationale est organisé dans le cadre de l'année internationale de l'enfance et de la jeunesse. Puis, il faudra attendre 1986 pour qu'une deuxième édition soit organisée. Et ce n'est qu'en 1991 que la première édition de l'actuel festival est mise sur pied. En amont, nous avions proposé au Centre Dramatique de Wallonie pour l'Enfance et la Jeunesse de créer un festival commun afin d'être plus forts. La première subvention tient de l'anecdote et ne servira, à l'époque, qu'à payer le graphisme et la brochure! Cette formule a fonctionné pendant plusieurs années, les moyens augmentant légèrement au fil des ans. En 2003, les finances de Pierre de Lune n'étant pas au top et la réponse à notre demande de subvention n'arrivant pas dans les temps souhaités, je propose de ne programmer que quatre spectacles italiens dans le cadre d'Europalia Italie. C'est depuis ce moment-là que le festival porte le nom de Météores – soit un festival qui, comme un corps céleste scintillant, éclaire un moment la scène bruxelloise. Par la suite, Pierre de Lune va voir sa subvention significativement réévaluée. Le contrat-programme prévoit désormais qu'une somme soit thésaurisée chaque année spécifiquement pour le festival. Je propose de notre côté de retenir la même somme sur fond propre. Ce qui fait que nous pouvons aujourd'hui organiser, tous les trois ans, un festival avec des moyens qui, s'ils ne sont pas mirobolants et toujours très en dessous des subventions allouées aux festivals pour adultes, nous permettent de proposer, à chaque édition, au minimum cinq spectacles étrangers.

**Comment programmes-tu les spectacles étrangers?**

Je vais dans des festivals et je réponds à certaines invitations de compagnies. Je vais entre autres à Momix, à Kingsheim, près de Mulhouse, l'un des plus importants au niveau de la qualité. Je me suis souvent rendu à un festival à Parme qui n'existe plus aujourd'hui, suite aux coupes dans la culture en Italie. Les

responsables invitent encore de temps en temps quelques programmeurs afin de leur montrer trois ou quatre spectacles susceptibles de tourner à l'international – j'en ai programmé un cette année. L'an passé, je me suis rendu à Igualada où se déroule un festival catalan de grande ampleur, près de Barcelone; en quatre jours, j'ai vu près de seize spectacles. Parmi ceux-ci, il y avait Tripula qui sera programmé en novembre prochain.

**Dans le cadre du festival, les spectacles sont programmés en journée, à destination du public scolaire, mais aussi en soirée, en tout public.**

Dès 97, Herbert Rolland voulait mettre l'accent sur le théâtre pour adolescents et casser les barrières entre le théâtre pour la jeunesse et le théâtre pour adultes. C'est une idée très moderne. Aujourd'hui encore des compagnies qui ont pignon sur rue se voient reprocher de ne pas se cantonner au jeune public, de ne pas "rentrer dans la case". Or, comme disait Herbert Rolland: un bon spectacle pour jeune public est un spectacle qui plaît aussi aux adultes. Le fait que, lors du festival Météores, un spectacle jeune public soit programmé à 20h30 au Varia est une manière de dire aux adultes: "Venez voir, même si le spectacle est recommandé à partir de sept ans, vous aussi vous y trouverez votre compte." Jean-Michel Rabreau, par exemple, dont nous programmons le nouveau spectacle cette année, annonce: spectacle pour adultes à partir de sept ans! Bounce – un spectacle de danse que nous programmons également – si tu ne sais pas que c'est un spectacle jeune public, tu ne t'en rends pas compte. Ce que nous espérons, c'est que les séances tout public drainent le public le plus mixte possible.

**Météores, c'est aussi une vitrine des activités de Pierre de Lune?**

Tous les programmeurs jeune public souffrent d'un manque de visibilité. Les journalistes voient les spectacles à Huy puis publient leur critique dans la foulée. Mais quand nous programmons ces mêmes spectacles quelques mois plus tard, on ne parle plus de nous. Alors oui, quand nous organisons un festival, la presse est intéressée. Du coup, c'est aussi l'occasion de mettre en avant l'ensemble de nos activités: les spectacles, bien sûr, mais aussi l'activité Art à l'École qui au fil des années a pris davantage d'importance en volume que l'activité de dif-

fusion. Cette année, par exemple, des classes passeront une journée au théâtre afin d'assister à un spectacle mais aussi pour découvrir les décors et la technique du théâtre, visiter l'exposition d'une artiste proche de Pierre de Lune et participer à un atelier danse, théâtre ou philo.

**Tu peux nous dire un mot sur la conférence?**

La conférence, c'est le moment où l'on réfléchit sur la pratique art à l'école en demandant à une personnalité artistique ou scientifique d'émettre son point de vue. La venue d'Albert Jacquard, il y a quelques années, est un de mes plus beaux souvenirs de festival. L'après-midi, il animait une rencontre avec de jeunes artistes comme Sam Touzani et Thomas Gunzig sur l'importance de la créativité dans la vie de tous les jours. Quatre cents jeunes dans la salle étaient venus avec des questions extraordinaires. Mais cette rencontre, c'est également l'occasion de toucher un public qui ne nous connaît pas. C'était clairement le cas lors de la dernière édition lorsque Nancy Huston a donné sa conférence en soirée, au Varia.

**Et les focus?**

C'est une idée qui est née un peu par hasard, au fil des circonstances. En 2006, en discutant avec Marcel Cremer, auteur, metteur en scène et directeur du théâtre Agora, je lui ai proposé de venir animer des ateliers d'écriture dans le cadre du festival en relation avec l'un de ses spectacles et puis, de fil en aiguille, je lui ai proposé de faire un focus sur sa compagnie. En 2009, comme je cherchais un lieu centralisé pour le festival, nous avons entamé un partenariat avec la Balsamine. Du coup, l'idée est venue de faire un focus sur les deux compagnies jeunes publics alors en résidence à la Balsamine, Gare centrale et le Théâtre du Tilleul. Et puis il y a trois ans, le ToF théâtre nous a proposé de fêter ses trente ans pendant le festival. Cette année, Sybille Wolfs est venue avec plusieurs propositions de spectacles de danse. Nous nous sommes dit: c'est l'occasion d'affirmer l'importance de la danse jeunes publics.

Régis Duqué.

Retour des rencontres du théâtre jeunes publics à Huy, je regarde en ligne le journal pour tenter de reprendre le fil de l'actualité interrompu par un bain bouillonnant dans les spectacles pour enfants. Je tombe sur ce fait divers :

"Belgique : Deux personnes ont été blessées samedi dans une bagarre qui s'est déroulée dans une file à une sortie de l'A59 vers Efteling, aux Pays-Bas. Une femme et un homme ont été frappés avec un pied de biche. La première, blessée à la tête, a été transportée à l'hôpital. Les circonstances de la dispute ne sont pas encore claires."

Et le dessin d'enfant avec "Violence" en rouge et noir de la revue en cours, me revient soudain. Qu'a-t-il donc bien pu se passer dans cette file, dans ce bouchon pour que des êtres humains en viennent à ce point de violence ? Certes l'attente agace, certes il faisait chaud, certes ils ne parlaient pas la même langue mais rien de cela ne peut l'expliquer. Constat affligeant d'une perte d'humanité ?

Il me revient cette discussion avec cette classe primaire de l'école Tenbosch à Ixelles et la phrase de cette petite fille "La violence ça résout rien".

J'imagine une scène : cette bagarre atroce entre ces automobilistes, le pied de biche en sang et cette petite fille surgissant de nulle part et chu-

chotant doucement "La violence ça résout rien".

Je continue mes errances sur le site et voici que je lis :

"Liban : Le théâtre pour apaiser la violence chez les jeunes. (...) C'est avec ce conflit (syrien) en toile de fond qu'une ONG et un metteur en scène ont réuni des jeunes des quartiers antagonistes, dont certains ont déjà fait le coup de feu, pour monter une pièce intitulée *Amour et guerre sur un toit : un conte tripolitain*. A l'initiative de "March", une ONG libanaise qui œuvre au rapprochement des communautés, Lucien Bourjeily a travaillé quatre mois avec eux pour mettre en scène une histoire moderne où se mêlent idylle et réconciliation.

"Au début, j'étais vraiment hésitant car je n'appréciais pas du tout de participer à un projet avec des gars de Jabal Mohsen qui étaient tous à mes yeux des malfrats", confie à l'AFP Tarek Hebbaoui, 24 ans, du quartier de Bab el-Tebbané. " Puis j'ai découvert que, comme chez nous, il y avait des gens bien à Jabal Mohsen", ajoute-t-il.

A Beyrouth, la représentation a été ovationnée par un public debout : émus, les acteurs se sont étreints et certains avaient les larmes aux yeux. "C'est le théâtre qui crée un espace commun où ils peuvent se réunir, parler, discuter", affirme Lucien. "Nous sommes devenus une famille", raconte

Ahmad Souleimane, 24 ans. "On s'assied ensemble, nous on descend à Bab el-Tebbané et eux montent chez nous (à Jabal Mohsen)". (...) "Pourquoi toutes ces guerres ? C'est mon message au Liban", dit en écho Tarek Hebbaoui, de Bab el-Tebbané.

A lire cet article, je me dis que sans doute et plus que jamais il faudra aussi en Belgique des artistes, des enseignants, des médiateurs, des responsables de structures et des dirigeants politiques créant les lieux du lien si on ne veut pas que les pieds de biches s'ensanglantent de façon exponentielle comme des kalachnikovs, et que des murs s'élèvent encore et encore à toutes les frontières, voire sur chaque bord de mer. Sans doute et plus que jamais il nous faudra œuvrer comme des fourmis, par la culture et l'éducation, à sauvegarder notre humanité, à inonder d'art les écoles.

Et peut-être, rêvons, rêvons, qu'un jour dans les bouchons à la sortie de l'A59 vers Efteling des automobilistes, pour passer le temps, se raconteront des histoires inventées où le pied de biche devient bec de canard, patte de troll unijambiste, ou queue de cochon amoureux du loup !

Didier Poiteaux, le 30 août 2015.

## colophon

Qui se cache derrière nos claviers ? Pour se présenter, chaque membre de la rédaction accepte de répondre à trois questions successives :

Qui es-tu ?

Quel est ton lien avec Pierre de Lune ?

Quelle(s) particularité(s) veux-tu apporter à cette revue ?

### Hélène Cordier

Parfois, je suis celle qui regarde, celle qui aide à donner le jour aux projets des autres, parfois celle qui anime les mots, parfois ovni ou encore grande oreille.

S'il y en a qui s'engagent pour le compost en ville, d'autres pour les rejetés de la société, eh bien, ici, moi, avec Pierre de Lune, je m'engage comme citoyenne dans l'art à l'école.

Sous ma plume, j'amène mon enthousiasme, des points d'interrogations et mon impertinence. Aussi des incompréhensions, mon engagement et mes incohérences. Entre les pages, une certaine lecture de l'humain et une tranche d'années d'expérimentation avec entorses et plâtres.

### Jean-Marie Dubetz

Ancien enseignant et responsable des projets de théâtre à l'école, voici que j'enfile la veste de rédacteur en chef. Cycliste à mes heures, je pratique aussi l'indiaka. Pour me détendre avant d'écrire, frapper le volant, c'est épatant !

Depuis longtemps, avec tout l'équipage de notre navette culturelle je tente de décrocher la lune. Après l'organisation de journées pédagogiques pour enseignants, me voici de retour à mes pre-

mières amour : l'écriture !

Ouvrir la fenêtre des écrits sur toutes les aventures artistico-pédagogiques qui se vivent dans les classes, les cours et les espaces d'éducation à Bruxelles, voici mon défi !

### Régis Duqué

Je suis professeur, journaliste, metteur en scène, auteur dramatique.

Plusieurs de mes pièces, écrites pour l'opéra La scène aux ados, ont été présentées dans le cadre du Festival de la Lune à la Scène. Suite à cela, j'ai animé, pour Pierre de Lune, un atelier d'écriture qui a abouti à une présentation publique lors du Festival Météores en novembre 2012.

Pour cette revue, j'espère apporter un peu de mon expérience de journaliste, mon goût pour les rencontres et pour l'écriture, comme trace de ces rencontres.

### Claire Gatineau

Je promène mon regard et agite mes mains dans des champs variés. Je pratique plusieurs disciplines artistiques. L'écriture, le dessin, la création sonore, la mise en scène. Je donne des ate-

liers d'écriture et de théâtre dans les écoles depuis une quinzaine d'années.

Je suis artiste associée à Pierre de Lune du côté théâtre et écriture. Je tente d'y avoir une réflexion avec les personnes avec qui j'y chemine.

Dans cette revue j'aimerais poser des mots, des problématiques sur cet espace qui croise la création artistique et l'école. Drôle de zone de friction, mais dont les questionnements entrent en résonance avec bien d'autres espaces de notre société bousculée.

### Didier Poiteaux

Je suis comédien, auteur et metteur en scène mais j'aimerais trouver un seul mot qui puisse tout réunir. J'aime le café, les cahiers, les trappistes, les lasagnes et m'extraire régulièrement du monde.

Adeptes des rencontres et des projets, pour Pierre de Lune, j'anime des ateliers depuis 3 ans ! Mon goût pour la transmission, la liberté et le laisser aller que permet la création théâtrale trouve sa résonance au sein de ces équipes.

Pour notre revue, j'espère apporter l'originalité de mes petits scénarios, des strips et leur ludicité légère, celle d'une écriture singulière poétique ou qui cherche à l'être.

Illustrations : Nicolas Viot.

### Courrier des lecteurs

Entre vos mains ce premier numéro. Quel article vous a passionné, éterné, fatigué ? Quel sujet manque à l'appel ?

A vous, lecteurs, la parole est donnée. Par courriel, lettre ou carte postale, envoyez dès maintenant vos réactions, questions et suggestions. Ensemble, préparons la prochaine parution !

Courriel : jean-marie.dubetz@pierredelune.be

Poste : Interstell'art, Pierre de Lune, Rue Royale 236, 1210 Bruxelles.

### Au sommaire du prochain numéro

Dossier "formations", L'audace, un réel coup de fouet ? Les aides structurelles pour initier un projet artistique en classe, Philosopher à l'école, un nouveau départ ? Les rubriques habituelles (Portraits, Plongée en atelier, La parole aux enfants, Emergences et Traversées etc.).

### L'équipe

Direction Jacques Thomaes - Adjointe de direction Laetitia Jacqmin - Coordination générale Art à l'École, adjointe à la programmation Sybille Wolfs - Coordination projets Art à l'École Manon Marcéris - Publications Jean-Marie Dubetz - Accueil, promotion, photos Alfonso Carletta - Secrétariat et réservations Maggy Cesar Paixao - Régie Serge Devergnies, Juan Rivera. Conseil artistique Art à l'École: Caroline Cornelis pour la Danse à l'École - Claire Gatineau pour le Théâtre à l'École - Adeline Testart pour les Hautes Ecoles.

### Le Conseil d'administration

Président Serge Rangoni - Vice-présidente Claudine Lison - Secrétaire Françoise Jurion - Trésorière Maggy Wauters.

Membres : Carole Bonbled - Eric De Staercke - Nicole Dumez - André Drouart - Catherine François - Catherine Haquenne - Pauline Hubert - Claire Moureaux - Stéphane Obeid - Claire Renson - Sylvie Somen - Vincent Thirion - Annie Valentini - Aurélie Vanommeslaeghe - Philippe van Kessel.

### Remerciements

Cette revue est réalisée avec l'aide de Madame Fadila Laanan, Ministre-Présidente, chargée de la Culture, du Collège de la Commission Communautaire Française de la Région bruxelloise et de son service socioculturel. Pierre de Lune bénéficie d'autre part de l'aide récurrente de Madame Joëlle Milquet, Ministre de la Culture du Gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles ; de la Commission communautaire française de la Région bruxelloise ; de la Région de Bruxelles-Capitale ; de la Direction générale de la Culture, Service du Théâtre ; de Théâtre à l'École et des Tournées Art et Vie et du Centre Culturel de la Fédération Wallonie-Bruxelles "Le Botanique".